

@

Jean RODES

**SCÈNES DE LA VIE
RÉVOLUTIONNAIRE
EN CHINE
(1911-1914)**

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

à partir de :

SCÈNES DE LA VIE RÉVOLUTIONNAIRE EN CHINE (1911-1914)

par Jean RODES (1867-1947)

Librairie Plon, Paris, 1917, 303 pages.

Un mémoire concernant la biographie de Jean Rodes, et notamment ses voyages en Chine, est proposé par [Hervé Bouillac sur le site de l'Université de Toulouse-Le Mirail](#).

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2022

TABLE DES MATIÈRES

Préface.

La minute critique de Pékin.

Le face à face de Hankéou-Outchang.

Shanghai révolutionnaire.

Les angoisses d'une petite ville.

La république des pirates.

Une soirée de palace.

L'espion chinois.

Un terroriste à Pékin.

Rébellion d'été.

Le policier téméraire.

Le dictateur.

PRÉFACE

@

p.I Au moment où la Chine attire de nouveau l'attention, les récits qui suivent, d'une exactitude scrupuleuse, donneront une image fidèle de la période tourmentée que ce pays vient de vivre et dont il est encore loin d'être sorti. Ils montreront aussi combien ses populations diffèrent de nous, en dépit d'institutions politiques théoriquement semblables aux nôtres. Il s'agit d'ailleurs bien moins de la fameuse « inégalité des races » chère au comte de Gobineau que de leur non-identité foncière.

p.II Si, à quelques points de vue essentiels, l'état de la Chine est en effet resté d'un archaïsme barbare, à d'autres égards, notamment pour l'éducation, la tenue et un certain raffinement de sensibilité, sa civilisation est supérieure à la nôtre. Les êtres et les choses de ce pays ont, dans tous les cas à nos yeux, l'inappréciable avantage d'être pittoresques et marqués au sceau d'une race puissamment originale. Le voyageur leur doit des visions singulièrement évocatrices des civilisations anciennes vers lesquelles la pensée se reporte toujours avec une curiosité ardente et une véritable nostalgie.

Mai 1917.

La minute critique de Pékin

@

p.003 Je me trouvais à Constantinople, durant l'automne de 1911, lorsque éclata la révolution de Chine. Bien que je fusse rentré de ce pays depuis trois mois à peine, je n'hésitai pas à prendre aussitôt le chemin de Moscou et à monter dans le premier transsibérien en route pour l'Extrême-Orient. Je ne pouvais admettre de ne pas voir de mes propres yeux un tel bouleversement dont j'avais, aux cours de mes précédents voyages, noté tous les prodromes ¹.

Pendant le parcours, aux stations de la Sibérie orientale, puis de la Mandchourie du Sud, de très mauvaises nouvelles p.004 circulaient. À Kharbine, on nous annonça même la prise de Tientsin et de Pékin par les rebelles, ainsi que la fuite du régent et du jeune empereur. Je commençais à craindre de ne pouvoir arriver jusqu'à la capitale. Je pus prendre néanmoins, à Moukden, l'express chinois habituel et cette dernière partie du long trajet se déroula sans le moindre incident. On se serait cru en temps normal si on n'avait à diverses reprises croisé des trains dont les plates-formes et les wagons étaient pleins d'indigènes entassés pêle-mêle avec toutes sortes de bagages, de meubles, de cages d'oiseaux, signe manifeste des grandes paniques chinoises qui vident rapidement les centres les plus considérables d'une bonne partie de leur population.

À l'arrivée, l'apparition, au long de la voie, de l'imposante muraille tartare, dont p.005 la tour d'angle à triple étage de meurtrières, sous son toit recourbé, portait toujours la trace des canonnades de 1900, me sembla plus fantastique encore que de coutume, par la pensée sans doute des horreurs qui allaient peut-être se passer de nouveau dans ce décor de moyen âge asiatique. Qu'allais-je voir en un pareil moment, dans ce pays des choses surprenantes ? Ma curiosité était des plus vives.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Le grand hôtel du quartier des légations où je me rendis aussitôt, si amusant en tout temps pour l'observateur, avec sa clientèle hétéroclite, avait un aspect plus bizarre encore que d'ordinaire. J'y retrouvai le monde très mêlé de mes précédents séjours : des touristes de nationalités diverses, mais surtout des hommes d'affaires cosmopolites, représentants de syndicats ou simplement aventuriers, à l'affût ^{p.006} des emprunts d'État, des concessions, des fournitures diverses, délégués de la grande usure internationale, qui, depuis l'engouement moderniste, s'étaient abattus sur le gouvernement chinois comme sur une sorte de « Petit Sucrier ».

Dans le hall, passaient à tout instant des femmes seules ; certaines, d'allures audacieuses, Américaines trompant, par une pointe à Pékin, l'ennui des résidences de Manille où peinaient leurs maris ; d'autres, plus réservées, mais pourtant plus équivoques parce qu'on se rappelait les avoir déjà vues dans tous les palaces d'Extrême-Orient, de Hongkong jusqu'à Yokohama, si ce n'est même dans quelque-une de ces maisons nocturnes des grands ports où la galanterie se noie dans des flots de champagne.

À cette société occidentale si panachée ^{p.007} étaient venus se joindre, depuis deux jours, dans un véritable affolement, de nombreux personnages, Mandchous et Chinois, princes, ministres et grands mandarins. Sauf plusieurs diplomates à la tresse coupée et habitués à nos façons, tous ces êtres à la face rituelle et glabre, le nez court et plat chaussé de grosses lunettes, vêtus de robes de soie, semblaient visiblement gênés, désorbités, comme une bande de chanoines tombés par mégarde dans quelque lieu suspect. On les apercevait, à certaines heures, dans le vestibule et le salon de l'hôtel. Un petit nombre, plus honteux ou plus effarouchés sans doute, tel le ministre mandchou Na Tong, si caractéristique avec sa lourde face proconsulaire aux yeux inquiets, embusqués dans la bouffissure des paupières mi-closes, se glissaient, le soir, venant seulement passer la nuit.

¹ Voir *Dix ans de politique chinoise*.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

p.008 Deux ou trois princes restaient enfermés dans leurs chambres, tremblants de peur. L'un d'eux, fils du vieux Tsing, doyen de la famille impériale, était mon voisin. Ce petit jeune homme de vingt-cinq ans, qui en paraissait quinze et qui s'était empressé, au premier risque, de se mettre à l'abri d'une façon si peu guerrière, avait néanmoins le grade de général. Auparavant, quand il entrait au cinéma récemment ouvert, tous les Chinois présents se levaient pour lui faire honneur. Maintenant, il se hasardait, parfois avec précaution, la mine à la fois impudente et couarde, dans le couloir, accompagné d'une sorte de poupée à la démarche hésitante, en robe de soie couleur d'azur, les joues fardées de carmin vif : la princesse, sa femme. Chose piquante, celle-ci était la propre fille du gouverneur du Chantoung p.009 qui venait de proclamer la république dans sa province, en adressant des sommations au régent. Il est vrai que par la suite ce farouche démocrate se ralliait de nouveau à l'empire pour retourner encore à la république, selon que ceci ou cela présentait le moins de danger.

Un autre jeune prince, de visage éveillé et fin, qui fut un moment choisi comme héritier présomptif de la couronne et faillit devenir ainsi « Fils du Ciel », faisait quotidiennement, au bar, sa partie de billard anglais avec un ancien matelot allemand, son commensal et son ami le plus intime.

Le soir de mon arrivée dans cet étrange caravansérail coïncidait avec le bal hebdomadaire. Bien que l'hôtel eût reçu des menaces anonymes de bombes et que les nouvelles ne fussent pas réjouissantes : massacres d'étrangers au Chensi et p.010 troubles graves au Chansi qui, par leur voisinage, pouvaient gagner la capitale, on n'en dansa pas moins, toute la nuit, les tangos et les danses les plus enragés, aux accords d'un extraordinaire orchestre de Chinois dressés autrefois à la musique européenne pour l'agrément du fameux sir Robert Hart et dont le tambour bénévole était, ce soir-là, un prince médiatisé d'Allemagne.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Le lendemain, une nouvelle changeait brusquement l'atmosphère et calmait les alarmes des Chinois. On annonçait l'arrivée de Yuan Chi Kai pour l'après-midi. Le prestige de cet homme, loin d'être amoindri, avait grandi dans l'éloignement du pouvoir et sa venue, seule, donnait l'impression du salut, alors que, deux jours ^{p.011} avant, et du reste sans raison sérieuse, tout semblait désespéré. Les magasins fermés, les écoles désertes, tous les agents de police, originaires d'autres villes, partis, les tireurs de pousse-pousse eux-mêmes, innombrables d'habitude à tous les carrefours, ayant disparu, Pékin offrait une saisissante image de terreur. Après la fuite des grands mandarins et des princes, dans un désarroi complet de la cour, la monarchie pouvait vraiment d'un moment à l'autre s'effondrer. Quatre hommes et un caporal eussent suffi pour s'emparer de la capitale de la Chine. Yuan Chi Kai annoncé, cette minute exceptionnelle, dont aurait pu profiter la révolution, prenait fin.

L'homme d'État en disgrâce, dans ses terres, depuis trois ans, s'était, il est vrai, longuement fait prier avant de répondre à ^{p.012} l'appel de son ennemi mortel, le régent. Il avait exigé de pleins pouvoirs, aussi revenait-il davantage encore en dictateur qu'en sauveur.

Avant de me rendre à la station du chemin de fer de Hankéou, pour assister à cette arrivée sensationnelle, j'allai faire un rapide tour dans les quartiers chinois de Shienmen. Là se trouvent les boutiques de commerce, les théâtres, les restaurants et les rues de plaisir dont l'ensemble grouillant et tapageur forme en temps normal une ville si différente de la cité tartare où les résidences mandarinales et les grands yamens s'enveloppent de calme et de silence.

L'aspect était bien changé par les événements. Seuls, quelques magasins venaient de rouvrir leurs portes devant lesquelles des policiers privés, turban noir en tête, ^{p.013} revêtus de casaques à caractères rouges et armés de vieux fusils, montaient la garde ; d'autres s'entre-bâillaient timidement ; des groupes, engoncés dans les épais vêtements d'hiver, ouatés et luisants de crasse, stationnaient devant les affiches qui recommandaient à tous de retourner en paix à

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

l'existence habituelle. Par endroits, la vie paraissait ainsi reprendre, mais la large voie, qui va de la double porte monumentale au temple du Ciel et qui est en quelque sorte sacrée puisqu'elle conduit du palais de l'impérial pontife au Saint des Saints de la religion ancestrale, s'allongeait déserte.

Cette avenue majestueuse, avec son double alignement de façades dorées et laquées de la base au faite, surmontées de balustrades en fines boiseries et de hautes hampes d'allure triomphale, ressemblait auparavant à un véritable fleuve humain ; ^{p.014} un flot incessant de piétons haillonneux, de pousse-pousse, de chameaux en longues files, de chaises à porteurs et de ces charrettes sans ressorts, à auvent de toile bleue, dont certaines ont, malgré leur lourdeur campagnarde, une élégance spéciale et sont parfois entourées d'un nombreux domestique à cheval, couvrait sa chaussée au milieu d'une poussière dense. D'interminables cortèges de mariage ou de funérailles, précédés de gongs et de clarinettes escortés de toute une basse pègre, louée comme cérémoniaire, vêtue d'oripeaux éclatants et sordides, grossissaient souvent encore cette cohue bien caractéristique de la Chine du Nord, extraordinaire mélange de pouillierie et de faste qui, dans son cadre ancien, apparaissait comme la figuration fantastique d'un conte d'Extrême-Orient.

Maintenant, cette foule de rêve s'était ^{p.015} évanouie, on ne voyait, dans la longue perspective, qu'un factionnaire au coin d'une rue et une patrouille de fantassins costumés à la japonaise qui s'éloignait dans un vide impressionnant.

Plus tard, ayant pénétré dans la gare, je trouvai le quai, au long duquel devait se ranger le train de Yuan, occupé par de nombreux soldats. En face, sur la muraille tartare, dont l'amas formidable de pierres domine les voies, on apercevait un cordon de sentinelles. Toutes les précautions étaient prises pour éviter un attentat ; on redoutait

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

surtout le lancement d'une bombe, arme devenue familière aux « Komingtangs ¹. »

^{p.016} Les portes étant consignées, il n'y avait, devant les soldats, qu'un groupe de mandarins au milieu desquels un jeune homme attirait le regard. Vêtu, seul, du costume de grande cérémonie, longue robe de soie ornée de broderies aux couleurs vives, coiffé de la toque officielle ronde à calotte rouge surmontée du bouton de cristal, les joues rosées autant d'émoi que de fard, il conservait visiblement avec la plus grande peine l'impassibilité rituelle obligatoire. C'était le fils aîné de Yuan Chi Kai, dont le rôle très actif, auprès de son père, dans la suite des événements, sera en parfaite contradiction avec ces airs embarrassés de timide jeune fille.

Parmi ceux qui attendaient, pas un Mandchou, aucun membre surtout de la famille impériale, et cette absence même ^{p.017} indiquait suffisamment quelle sanglante perte de face infligeait à celle-ci ce retour pourtant si imploré.

Trois ou quatre secrétaires de légation et moi, juchés sur un banc, nous représentions l'élément européen. Les yeux rivés sur la ligne qui court parallèlement à l'énorme muraille, nous scrutions avec impatience le lointain d'où l'on ne voyait rien venir. Le ministre disgracié avait-il changé d'avis ? Après avoir mis si longtemps à répondre aux prières désespérées de la cour, l'abandonnerait-il finalement à ses propres forces ?

Une heure interminable s'écoula. Une locomotive traînant de nombreux wagons parut enfin, mais, à l'arrêt, il ne descendit que des soldats qui doublèrent aussitôt, sur le quai, la haie déjà formée. Quelques minutes plus tard, un deuxième convoi ^{p.018} d'avant-garde déversa une nouvelle troupe qui prit position de l'autre côté de la voie. Ce luxe de précautions, de la part de celui qui prenait le pouvoir dans une telle ambiance de haine et de frayeur, fit vraiment, de cette arrivée, un inoubliable spectacle.

¹ Révolutionnaires.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Un troisième train, qui portait cette fois Yuan Chi Kai et sa fortune, plein comme les deux autres de prétoriens de sa garde personnelle, approcha à une allure extrêmement lente. Dès qu'il fut arrêté, les soldats, armés de fusils, sortirent en hâte des voitures et se portèrent en grand désordre, mais en masse compacte, devant le wagon où se trouvait leur chef. Et lorsque ce dernier, après être descendu, eut échangé quelques paroles rapides avec son fils, ils l'entourèrent et l'escortèrent si étroitement qu'il avançait comme porté ^{p.019} au milieu d'un énorme faisceau de baïonnettes. Dans cette cohue, une douzaine de satellites — des bourreaux, me dit-on — qui portaient, sur l'épaule, des coupe-tête démesurés, faisant ainsi figure de singuliers licteurs, donnaient à ce tableau, digne de Tacite ou de Salluste, un extraordinaire relief de férocité asiatique.

Yuan était revêtu du simple costume chinois habituel. D'aspect toujours vigoureux, les cheveux blanchis depuis quatre ans que je ne l'avais vu, il avançait dans ce déploiement de force brutale, avec un visage épanoui de satisfaction où l'on discernait cependant comme une lueur d'effarement et une appréhension secrète. En passant, il se tourna vers nous et répondit à notre salut avec le sourire un peu théâtral du gladiateur qui entre dans l'arène. Et quelle partie il allait y jouer dont les ^{p.020} épisodes devaient être la fin d'une dynastie, des meurtres politiques, des exécutions innombrables, l'écrasement de plusieurs rébellions, l'ascension vers le trône du plus vaste et du plus ancien empire du monde, puis la chute vertigineuse et la mort ! Drame prodigieux d'orgueil et de fourberie, de violence et d'astuce, dont l'ampleur et l'intensité, en un temps si court, égaleront tout ce que l'on avait déjà vu d'analogue dans les plus anciennes annales.

@

Le face à face de Hankéou-Outchang

@

p.023 La révolution était partie d'Outchang. Elle avait débuté par une mutinerie des troupes de cette capitale provinciale. Cette ville forme avec Hankéou, qui se trouve sur l'autre rive du Yangtsé, et Hanyang, situé entre les deux, au confluent de la rivière Han et du grand fleuve, l'agglomération la plus considérable de Chine, celle que Wells indique dans ses *Anticipations*, comme devant être, vers l'an 2000, le centre le plus peuplé du monde, avec un nombre fantastique de millions d'habitants ¹. L'imagination du romancier anglais a sans doute dépassé les limites du possible, mais il est certain néanmoins que p.024 ce point, où doivent converger, un jour, toutes les grandes voies ferrées de cet immense pays et probablement aussi une ligne directe venant d'Europe, est appelé à un développement formidable.

De ces trois cités : Outchang, ville officielle, militaire et mandarinale, Hanyang, ville industrielle, hérissée de cheminées d'usines, et Hankéou, ville commerçante, cette dernière, dépassant un million d'habitants, était la plus importante. Il faut écrire cela au passé, car Hankéou, qui revivra par la force même des choses, n'existait à vrai dire plus quand je m'y rendis au mois de décembre. Elle avait été incendiée et entièrement détruite, à la fin d'octobre, au cours de la lutte entre les impériaux et les révolutionnaires.

La disparition de cette grande métropole centrale devait être, pour moi, p.025 d'autant plus saisissante que l'intensité chaque fois accrue de sa vie et de son mouvement m'avait, à chacun de mes voyages, vivement frappé. Elle rappelait Canton. Dans un enchevêtrement identique de boyaux étroits, avec le même décor de tablettes de laque multicolores, zébrées de caractères d'or, on retrouvait tous les contrastes de somptuosité et de décrépitude, de mièvrerie délicate et d'ignominie purulente de la capitale du Sud. Le voyageur y avait une

¹ Édition du *Mercur de France*, traduction Henri D. Davray, p. 58.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

impression peut-être plus forte encore de la multitude chinoise. En errant dans ses couloirs aux dalles gluantes, en plein grouillement céleste, parmi les glapissements des portefaix fendant la foule, la sensation s'imposait, plus que partout ailleurs, d'une force pullulante irrésistible, égale à celle des cloportes et des rats.

Le Han offrait le spectacle d'une ^{p.026} activité semblable à celle de la ville. Tout le fourmillement affairé et criard de ce colossal entrepôt venait y aboutir. Aux escaliers qui amenaient jusqu'à la surface liquide toutes les rues conduisant à la rivière, le courant humain, montant et descendant, ne cessait pas. Là, accouraient, par couples, les coolies portant, suspendues au bambou, les marchandises dont ils chargeaient les jonques, et surtout la foute des passagers embarquant ou débarquant des sampans qui faisaient une navette ininterrompue de Hankéou à Hanyang et même à Outchang, sur l'autre rive du Yangtsé, large, en cet endroit, de plus de quinze cents mètres. La circulation, entre ces trois centres, était aussi dense que s'ils avaient été réunis par des ponts.

Un été, par une chaleur écrasante, je suivis, sur une de ces embarcations, au fil ^{p.027} de l'eau, le Han, entre Hankéou et Hanyang, jusqu'au confluent du fleuve. Je mis plus d'une heure à faire ce parcours. À droite, les interminables bâtiments et les hautes cheminées de l'arsenal et des filatures mettaient une note moderne, tandis qu'en face, au-dessus de la forêt des mâts des jonques arrêtées à la rive, se déroulait le tassement sans fin des quartiers sordides, des bicoques caduques et vermoulues qui paraissaient devoir crouler sous le poids des gens pressés à toutes les ouvertures. À un tournant où les eaux s'élargissaient en une espèce de crique, à laquelle aboutissaient plusieurs rues, l'affluence était extraordinaire. Des maisons de thé à trois et quatre étages de balcons s'y élevaient. Énormes, démesurées à côté des autres constructions, elles regorgeaient, de la base au faîte, d'innombrables ^{p.028} clients qui, le torse nu jusqu'au bas-ventre, la longue pipe d'une main, agitant l'éventail de l'autre, jouissaient ainsi, au bord de la rivière, de la fraîcheur relative d'une fin de journée d'août très lourde.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

D'une visite à Outchang, sous la vice-royauté du fameux lettré Tchang Che Tong, je gardais surtout le souvenir d'un grand banquet offert par le général Tchang Piao. Ce Tchang Piao avait une carrière peu banale. À trente ans, il servait encore de boy à Tchang Che Tong, lorsque, pour être agréable à son maître, il accepta d'épouser une concubine qui venait de rendre ce personnage père d'un garçon ¹. En récompense, le vice-roi le nomma sous-lieutenant. L'ancien boy se p.029 mit alors à l'étude, apprit les caractères, suivit les cours de l'École militaire d'Outchang et, toujours protégé par son ancien patron, parvint assez vite au grade de général. Pendant ce dîner qu'il présidait et qui fut servi soi-disant à l'européenne, les seules boissons que l'on versa à pleins verres, comme du vin, furent le pippermint et la fine Martell !

Au cours de ces agapes étranges, mon voisin de table, fils d'un ancien ministre de Chine à Paris, ne me parla que du Moulin-Rouge et des soupers de chez Maxim's. L'endroit, l'entourage et quelques mandarins notamment, du type le plus traditionnel, qui se trouvaient en face de moi, donnaient à ces propos une saveur particulière. Ces mandarins, de la province voisine du Nganhoei, étaient venus remercier les autorités du Houpé du p.030 concours apporté à la répression d'une tentative de soulèvement au cours de laquelle un taotaï révolté avait assassiné le gouverneur de Nganking. Le meurtrier avait été supplicié de la plus horrible façon : éventré, on lui avait arraché les entrailles et le cœur pour en faire une offrande expiatoire au défunt.

Quand la sédition militaire, prélude de la révolution, éclata à Outchang, le général Tchang Piao, auquel les soldats, qui l'avaient surnommé « le Tigre », en voulaient spécialement, s'enfuit. Tout le corps mandarinal ayant également pris le large sans essayer la moindre résistance, le mouvement, commencé seulement par deux compagnies, s'étendit aussitôt à toute la division. Les troupes soulevées, après p.031 avoir massacré quelques centaines de Mandchous, restes de l'ancienne

¹ Selon la loi chinoise, l'enfant d'une concubine devient l'enfant de la femme légitime. Celle-ci, seule, compte.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

garnison tartare, traversèrent le fleuve, puis le Han et s'emparèrent facilement de Hanyang et de Hankéou que rien ne défendait. Ce n'est guère que trois semaines plus tard que, des troupes ayant été envoyées du Nord, des combats se produisirent.

Les révolutionnaires profitèrent de ces trois semaines de répit pour enrôler rapidement des volontaires et augmenter ainsi le nombre de leurs combattants. Comme on donnait 10 dollars de prime à chaque engagé, les coolies se présentèrent en masse. Aussi bien, la population commerçante s'étant empressée, elle aussi, de s'éloigner, pour se réfugier dans les autres villes du bas fleuve, surtout à Shanghai, et tout travail venant, de ce fait, à manquer, ^{p.032} cet embauchage était pour ces malheureux une bonne aubaine. La plupart de ces soldats improvisés ne brillaient pas, il est vrai, par leurs aptitudes militaires. Ne sachant pas se servir du fusil, pour éviter le recul douloureux à l'épaule, ils tiraient au petit bonheur, en tenant la crosse sous le bras. Beaucoup, du reste, ne disposaient que d'un sabre, d'un coutelas ou même d'un simple bâton. Les dix à douze mille hommes du camp de Paotingfou envoyés par le gouvernement de Pékin et commandés par le général Feng Kouo Tchang eurent raison sans grande peine d'une semblable horde.

L'accrochage eut lieu à une dizaine de kilomètres de Hankéou, sur la voie ferrée. Les révolutionnaires ayant été, dès les premières rencontres, refoulés sur la ville, une avant-garde d'impériaux s'installa, ^{p.033} avec deux mitrailleuses, à la gare qui se trouve presque sur la limite de la concession française. La lutte fut, sur ce point, particulièrement acharnée. Un matin, les rebelles y prononcèrent une attaque furieuse. En tête marchaient les soldats rebelles de la division d'Outchang, puis venait, en grande masse, le troupeau des coolies enrôlés que leurs chefs suivaient, escortés de bourreaux et le revolver au poing, à l'usage de ceux qui refuseraient d'avancer. Les mitrailleuses firent de grands ravages dans cette cohue en désordre, mais la vague humaine finit par déborder la position et la gare fut prise. Deux heures après, les impériaux, revenus en force, s'en rendaient de nouveau maîtres et la gardaient définitivement.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

À cent mètres de là, derrière une très mince barricade de sacs de terre arrivant ^{p.034} à peine à leur ceinture, quelques-uns de nos compatriotes, volontaires, assistèrent à toutes ces mêlées. Leur mission, qui était d'empêcher les adversaires de pénétrer sur la concession, eût été bien difficile sinon impossible à remplir si les vaincus avaient voulu, dans leur retraite, emprunter ce raccourci. Leur attitude résolue, bien plus que leur force réelle, en imposa heureusement aux uns et aux autres. La situation des concessions étrangères fut du reste, durant ces journées, fort critique. Les obus des canonnières passées à la rébellion et qui tiraient du fleuve tombaient en partie sur leur territoire et les fusillades mal dirigées des combattants envoyaient des gerbes de balles qui sifflaient au coin des rues et ricochaient sur les murailles.

Les rebelles, rejetés sur la cité chinoise, ^{p.035} allaient pouvoir y résister indéfiniment, grâce au labyrinthe inextricable de ses ruelles et à l'immense étendue de ses quartiers. C'est alors que, pour en terminer plus promptement et enfumer l'ennemi dans cette inabordable souricière, le général Feng Kouo Tchang et son entourage décidèrent d'y mettre le feu. Allumé sur plusieurs points à la fois et activé par une très forte brise, l'incendie s'étendit avec une vitesse effrayante sur toute la ville, dont les vieilles masures brûlaient et pétillaient comme de la paille. Malgré que ce fût presque l'hiver, des vagues d'une intolérable chaleur s'épandaient sur les concessions voisines que, seul, le vent contraire préserva du sinistre. Pendant plus d'une semaine, surtout durant la nuit, le spectacle fut fantastique de ce brasier infernal, qui semblait sans fin et d'où les ^{p.036} flammes montaient vers le ciel, à une hauteur prodigieuse. Quand le fléau eut fait son œuvre, il ne restait plus, m'avait-on raconté à Pékin, de la métropole commerciale, grouillante et bruyante, que des tronçons de murailles noircies et un amas informe de choses calcinées, haut de plusieurs mètres.

Deux semaines après, les impériaux ayant traversé le Han, assez loin en amont, s'emparèrent de Hanyang et de la colline de la Tortue. Cette position réputée imprenable fut enlevée sans coup férir par suite de la

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

défection des soldats du Hounan qui, arrivés depuis peu au secours des révolutionnaires, n'avaient pas pu s'entendre avec ceux du Houpé. Du haut de cette crête, qui domine tout le pays, les canons de Feng Kouo Tchang avaient causé de grandes pertes aux vaincus qui ^{p.037} repassaient en hâte le fleuve. Outchang, sur l'autre rive, commençait même à être bombardée, lorsque le généralissime des rebelles, Li Yuen Hung, fit hisser le pavillon des parlementaires. C'est à partir de ce moment que commencèrent les négociations bizarres qui aboutirent au triomphe de la révolution ainsi battue pourtant à plate couture.

Quand j'arrivai à Hankéou, au mois de décembre, l'armistice suspendait les hostilités depuis environ trois semaines. Le Yangtsé séparait d'ailleurs, de sa large barrière, les troupes ennemies. En remontant le fleuve, j'avais vu, depuis une dizaine de kilomètres en aval, les impériaux installés sur la rive gauche, avec des mitrailleuses et quelques canons, à l'abri ^{p.038} de parapets de pierres. À la lorgnette, on distinguait en face leurs adversaires établis de la même façon. Le quartier général occupait la gare et un corps important installé de l'autre côté du Han, à Hanyang et sur la colline de la Tortue, tenait toujours Outchang sous la menace de son artillerie.

Les concessions étrangères elles-mêmes paraissaient organisées comme pour une bataille prochaine. Des barricades fermaient toutes les rues donnant sur le territoire chinois. Les plus fortes étaient chez les Anglais qui, en plusieurs endroits, avaient élevé des murs de plus de deux mètres de hauteur, interdisant tout passage. Derrière cette première ligne, à toutes les intersections de voies et sur le quai, de petits blockhaus braquaient des canons de marine. Les Russes et les ^{p.039} Allemands avaient adopté un dispositif à peu près semblable. Chez nous, on ne voyait que deux barricades faites avec des sacs de terre et soutenues un peu en arrière par un canon-revolver. Des marins débarqués des canonnières et tous les hommes valides, groupés en sections, assuraient le service de ces défenses. Il se trouvait là, avec des jeunes gens, des chefs de maison ou de services publics, beaucoup

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

plus âgés, qui avaient depuis longtemps perdu l'habitude du « flingot » et dont certains même ne l'avaient jamais manié.

Des bruits, qui circulaient depuis peu, faisaient du reste craindre que les étrangers ne fussent pas au bout de leurs épreuves. La révolution ayant mis en mouvement des masses animées uniquement des sentiments traditionnels de la Vieille-Chine, dont le plus fort était ^{p.040} toujours la haine de l'Européen, on pouvait d'autant plus redouter de voir dévier le conflit en un nouveau boxérisme, que le pillage des concessions était déjà un appât très tentant. Les travaux de défense que l'on terminait seulement à mon arrivée répondaient à ces préoccupations. Au cas d'une attaque par des forces trop supérieures, elles devaient assurer la retraite et l'embarquement sur le fleuve.

Après avoir parcouru en tous sens ce véritable camp retranché et le champ de bataille de la gare où des bandes de chiens errants venaient, me dit-on, rôder la nuit, à la recherche des cadavres enfouis à fleur du sol, je voulus voir la ville indigène. Pour tant qu'on me confirmât sa destruction, je ne pouvais croire qu'elle fût à ce point totale. Je désirais d'autant mieux m'en assurer que nul de ceux qui m'en ^{p.041} parlaient n'avait pu encore y aller voir.

Muni d'un « laissez-passer » de l'état-major du général Feng et d'un kodak, j'allai donc faire cette petite exploration. Il fallait, pour cela, franchir une barricade murée qui laissait tout juste passage à une seule personne et qui, gardée par des matelots, défendait l'entrée du settlement anglais. Le quartier en bordure de cette concession ayant été protégé par le vent contraire, on traversait d'abord une étroite bande de maisons intactes, mais vides d'habitants. Je ne rencontrai que des postes de soldats impériaux et des sentinelles qui, toutes, me demandèrent mon permis.

Après avoir marché ainsi deux ou trois cents mètres, je me trouvai tout d'un coup devant le champ de ruines le plus impressionnant. Là où, à mes divers passages ^{p.042} et encore au mois de mai précédent, j'avais vu le mouvement d'une fourmilière humaine, régnaient la solitude et le

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

silence de la mort. Non seulement le feu avait anéanti l'intérieur des habitations, mais les parois elles-mêmes s'étaient abattues. Le regard ne rencontrait plus que des amoncellements de briques d'où s'élevaient quelques pans de murs éventrés. Dans l'immense agencement de poutres et de vieilles boiseries que sont les cités célestes, les incendies atteignent à un paroxysme de violence inconnu dans nos villes de pierre. De tous côtés, je voyais de curieux cristaux formés par l'amalgame de porcelaines et de verres fondus. Au bord du Han, des tas de matériaux et de cendres marquaient la place où s'élevaient auparavant les énormes maisons de thé. Et sur la rivière, que couvraient autrefois ^{p.043} des milliers de jonques aux petites flammes rouges claquant à la pointe des mâts et qu'animait la vie intense des villes flottantes de Chine, il n'y avait plus même un sampan.

J'errai là dedans le cœur serré d'angoisse et pas très à mon aise d'ailleurs quand je rencontrais quelque patrouille baïonnette au canon et escortée d'un soldat-bourreau portant le large coupe-coupe en bandoulière. La petite troupe s'arrêtait, examinait ma feuille rayée de caractères rouges et noirs, puis tous se penchaient sur mon appareil tandis que je prenais une photographie. En vérité, le voisinage de ces soldats, aux yeux bridés dans lesquels on ne peut rien lire, gardant ainsi les ruines qu'ils avaient faites, m'inquiétait plus qu'il ne me rassurait. Aussi fut-ce avec un véritable soupir de ^{p.044} soulagement qu'un peu plus tard je me retrouvai de l'autre côté de la barricade anglaise, sur les concessions.

Il me restait une curiosité vive, celle de voir, de l'autre côté du fleuve, l'armée adverse et ses chefs qui résidaient à Outchang, capitale de la rébellion, dont on apercevait, dans le lointain, les sombres murailles serpentant au gré des collines. J'eus la bonne fortune de pouvoir faire cette excursion avec le consul de France et trois officiers de notre canonnière, *la Décidée*.

Le général Li Yuen Hung, prévenu de notre visite, nous avait aimablement envoyé un guide qui nous fit traverser le Yangtsé, à bonne distance en aval, les impériaux tirant, malgré l'armistice, du ^{p.045}

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

haut de la colline de la Tortue, sur toute embarcation allant vers la rive ennemie et passant à leur portée. Des délégués nous reçurent et un piquet de soldats nous rendit les honneurs. L'officier qui les commandait était vêtu d'un complet veston à l'européenne et coiffé d'un chapeau mou. Après une courte réception, nous nous dirigeâmes vers Outchang, montés sur des chevaux de la cavalerie révolutionnaire et précédés de quelques cavaliers d'escorte.

Nous fîmes notre entrée dans la ville au milieu d'un grand concours de population que notre cortège semblait intriguer beaucoup. Des soldats, de tenues très disparates, s'alignaient sur notre passage, aux portes, et chacune des innombrables sentinelles placées à tous les coins de rues nous présentait l'arme avec empressement ; ^{p.046} certains de ces factionnaires si bien intentionnés pouvaient être des gamins de quatorze à quinze ans.

Après un arrêt au bureau des Affaires étrangères, où un groupe de jeunes gens récemment arrivés d'Europe nous accueillirent à la mode de leur pays, devant une table chargée de gâteaux, de vins et de cigarettes, nous fûmes déjeuner à la mission des franciscains italiens. Durant ce repas, qui fut charmant, dans une atmosphère latine particulièrement douce à retrouver là, j'eus ainsi qu'autrefois, en la même ville, au banquet de Tchang Piao, la surprise d'un voisin de table bien curieux. Non seulement, comme l'autre, il connaissait Paris, mais il en avait rapporté un *genre* pris, semblait-il, entre Montmartre et Maisons-Laffitte. Une casquette de voyage ramenée sur les yeux, ^{p.047} un long pardessus à taille assez fatigué, un air avantageux et une pointe de la dégaine de certains habitués de la pelouse, lui faisaient une silhouette de bookmaker asiatique du plus singulier effet.

Que pouvait bien être ce garçon jeune, solidement découplé et d'aspect aussi difficile à classer raisonnablement dans ce milieu ? Je ne tardai pas à le savoir de lui-même. Il était colonel de cavalerie tout simplement et sur le point de passer général, car il détenait, me confia-t-il, le commandement de l'armée qui allait marcher sur Pékin. Il avait fait un stage chez nous, à Saumur, puis, dans un de nos régiments de

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

cavalerie, comme cavalier, sous-officier et sous-lieutenant. Et il me déclara sans ambages que les régiments chinois étaient plus forts que les nôtres. Entre temps, la future constitution le préoccupait ^{p.048} vivement et il se renseignait pour établir un projet qu'il imposerait sans doute lorsqu'il ferait, dans la capitale subjuguée, une entrée à la Bonaparte. Juvénile confiance qui n'avait, au demeurant, rien que de sympathique.

Un autre de mes voisins paraissait encore plus jeune. Il arrivait, lui aussi, de France où il suivait les cours d'une de nos facultés des sciences. Son attitude était très réservée, silencieuse, boudeuse presque. J'arrivai cependant à le faire parler de politique. Comme je lui demandais s'il ne craignait pas qu'avec une république il se produisît un mouvement de réaction qui amènerait une tyrannie aussi odieuse que la précédente, il me répondit sur un ton péremptoire et rogue :

— Oh ! nous autres, nous n'imiterons pas les Français, nous établirons la république une bonne fois ^{p.049} pour toutes.

J'avoue que je ne trouvai rien à répliquer à une affirmation aussi catégorique.

Nous allâmes ensuite faire notre visite au général Li Yuen Hung qui résidait dans une de ces affreuses constructions de brique du style américano-japonais de concession mis à la mode par le réformisme. Nous nous trouvâmes en présence d'un gros homme très embarrassé de lui-même dans un costume de planteur en toile kaki : vareuse, pantalon enfoncé dans des bottes à haute tige et feutre mou à larges bords. Il avait une bonne figure simple et sans méchanceté, mais pas du tout, en dépit de son accoutrement de conquistador, l'allure qu'aurait pu faire croire le rôle auquel les circonstances bien plus sans doute que son goût personnel l'avaient entraîné.

^{p.050} Après les préliminaires d'usage, il nous récita cette phrase déjà plusieurs fois entendue :

« Nous voulons nous mettre en république comme les États-Unis et la France, parce que c'est le gouvernement qui garantit le mieux la paix.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Puis, et ceci était beaucoup plus intéressant, il se plaignit des variations de Yuan Chi Kai, confirmant ainsi les soupçons qu'avait pu faire naître l'incompréhensible inaction de l'armée impériale après les victoires de Hankéou et de Hanyang. Il devait y avoir une entente secrète entre eux, mais les affaires ne marchaient probablement pas aussi vite que le désirait le brave Li, plus impatient encore d'être débarrassé de son jeune entourage que son puissant compère de la dynastie mandchoue ¹.

^{p.051} À la fin de l'audience, le général descendit avec nous jusque devant l'entrée de son vilain palais où il se laissa photographier avec la plus parfaite complaisance.

L'excursion se termina par une visite de la ville. Je ne l'avais pas revue depuis 1907. Je la retrouvai aussi malpropre qu'alors. Mais cela, pour l'instant, était tout à fait secondaire. Les nombreux volontaires que nous rencontrions de tous les côtés, isolément ou en troupe faisant l'exercice, nous intéressaient davantage. Tous ceux que l'on recrutait dans le Sud et dans les régions du Yangtsé venaient là. Il y en avait un nombre considérable. Quelques-uns portaient une sorte d'uniforme ^{p.052} noir de coupe indigène, avec, sur la tête, un bonnet également noir à coulisses, imité, disait-on, de la coiffure militaire du temps des Ming. La plupart, ayant conservé leurs vêtements campagnards, étaient coiffés de la casquette de voyage qui se répandait d'une manière extraordinaire dans toute la Chine. Beaucoup d'officiers, étudiants de la veille, n'avaient d'autre uniforme que leurs habits civils apportés d'Amérique ou d'Europe.

Le courage et la bonne volonté ne manquaient certes pas à cette armée révolutionnaire ; il était cependant certain que, quelle que fût sa supériorité numérique, elle ne pourrait tenir contre les divisions du Nord, composées de troupes bien encadrées, outillées et exercées selon les méthodes modernes. C'est l'impression que j'emportai de ce séjour dans les deux villes ^{p.053} ennemies qui se faisaient face sur les rives du

¹ Le général Li Yuen Hung, qui fut élu par la suite vice-président de la République, est devenu président intérimaire après la mort de Yuan Chi Kai. Depuis les derniers événements, il a été remplacé par le maréchal Feng Kouo Tchang.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

grand fleuve. Mais j'avais aussi le pressentiment que la partie qui se jouait était bien trop subtile pour qu'elle se terminât là, à coups de canon. Je redescendis donc, sans regrets, à Shanghai.

@

Shanghai révolutionnaire

@

p.057 Quelle curieuse ville, malgré tout son étalage de modernisme ! Combien on y voit que les transformations, les bouleversements même laisseront intacte la marque indélébile de la millénaire race. Il y a là le sang, les nerfs, la chair et l'âme d'une autre espèce humaine, d'une autre animalité, qui font qu'en dépit de l'actuel esprit d'imitation des Chinois, nous ne serons jamais identiques. Voilà un grand port, l'un des plus importants du globe, une sorte de Liverpool, avec des docks immenses, des ateliers de construction, des banques internationales, des usines, des palace-hôtels, des clubs, des maisons de brique démesurément hautes, toute une copie de métropole anglo-américaine.

p.058 Une révolution, un mouvement républicain, avec toute la phraséologie de notre langue politique, viennent par là-dessus, ainsi que pour parfaire la ressemblance, et tout cela reste étrange, bizarre, lointain, comme appartenant à une autre planète.

J'y étais venu souvent, au cours de mes voyages, j'avais longuement parcouru ses quartiers indigènes d'une originalité si savoureuse, j'avais vu ses foules d'aspect traditionaliste, réservées et gardant une dignité rituelle jusque dans la quotidienne ruée aux plaisirs. Je la retrouvais avec un nouveau visage, désorbitée, fiévreuse, travestie, et cependant plus chinoise que jamais.

De grands drapeaux à cinq bandes : rouge, jaune, bleu, blanc et noir, qui remplaçaient désormais le dragon impérial, p.059 semblaient, flottant au-dessus des tablettes rigides, inaugurer la république par une fête des couleurs. Une animation extraordinaire régnait partout. On avait l'impression que ce centre d'un million d'habitants environ et qui venait d'en recevoir autant, réfugiés d'Hankéou et de Nankin, était plein à craquer. Et un émoi profond, fait du souvenir des dangers récents, de la crainte de nouvelles catastrophes, du changement apporté à leur vie immémoriale, agitait ces masses. Les uns avaient quitté leur ville en

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

flammes, les autres avaient fui la leur assiégée et noyée dans le sang des massacres. Partis précipitamment, tous avaient laissé à l'abandon les autels et les tombeaux des ancêtres, auxquels on ne rendait plus le culte. Ceux de Shanghai même avaient vu, dans l'espace d'une seule journée, la cité prise, l'arsenal ^{p.060} occupé, les autorités en fuite. Des membres de sociétés secrètes, toujours redoutées, s'étaient emparés des diverses fonctions ; un journaliste, affublé d'une tenue de général, était devenu gouverneur. Des individus douteux, accourus de toutes parts, surtout du Sud, des Cantonais, plus déchaînés et dangereux que des *koei* ¹, semaient la terreur jusque sur les concessions étrangères. Ces mauvais drôles, postés aux coins des rues, aux carrefours, sur les ponts, envahissant même les tramways, les ciseaux à la main, coupaient la tresse à ceux qui la portaient encore, mutilant les oreilles et les doigts lorsqu'on voulait la préserver.

Depuis lors, la population ainsi secouée ne retrouvait pas son assiette. Elle vivait ^{p.061} dehors. D'innombrables promeneurs circulaient sur les trottoirs, beaucoup s'installaient aux balcons des maisons de thé comme au théâtre, et tous semblaient attendre quelque extraordinaire événement prêts du reste à s'enfuir, éperdus, à la moindre alerte. Les tresses supprimées, la coiffure nationale, barrette noire sur montée d'un bouton de soie rouge, avait disparu, remplacée par le chapeau melon ou le feutre mou que l'on voyait en vente dans tous les magasins.

Dans Nanking road, je ne me lassai pas d'observer cette cohue carnavalesque. Quelles têtes singulières ! Certaines, coites et papelardes, suaient la fausseté et d'autres, ahuries et nigaudes, étaient d'un comique irrésistible. Quant aux jeunes garçons, pareils auparavant à des petits séminaristes malicieux et rusés, ^{p.062} une hardiesse toute nouvelle de regard et la casquette sur l'oreille les transformaient en d'équivoques gouapes d'Extrême-Orient.

Je fus beaucoup dans Foochow road, le quartier des théâtres, des concerts, des restaurants, des maisons de plaisir et, autrefois, des

¹ Esprits méchants, diables.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

fumeries d'opium. J'y avais eu, à mes premiers voyages, dans la foule à tout instant traversée par les files de pousse-pousse, par les chaises, par les coolies portant en courant, à leurs cachets du soir, les minuscules chanteuses, assises sur leur épaule et accrochées à leur tête, le plus étonnant spectacle de vie chaude et truculente que l'on ait pu voir sans doute depuis la Suburre romaine ou la Neapolis de Pétrone. Dans le vacarme de la musique et des chants aigus, dans les odeurs de mangeaille, j'allais, seul ^{p.063} Européen, avec une incroyable allégresse de réminiscences, à travers le dédale des multiples couloirs mystérieux où se trouvaient les fumeries, les bains, les hôtelleries pour troupes théâtrales, ces troupes d'Asie composées à la mode antique, pour tous les rôles, hommes et femmes, de gamins dignes des Épigrammes de Martial. De nombreux groupes de petites esclaves, fillettes achetées pour la prostitution, fardées, parées de fleurs, sollicitaient le passant. Leurs noms encadrés, avec un flot de rubans pour indiquer les vierges, étaient appendus au-dessus des portes que les étrangers ne pouvaient franchir. Dès que j'apparaissais, d'ailleurs, toutes s'enfuyaient précipitamment comme devant le plus dangereux des « diables ». On respirait vraiment là, dans une liesse débridée de plèbe jouisseuse et une liberté ^{p.064} de mœurs totale, l'atmosphère unique d'un paganisme qui aurait survécu en ce lointain coin du monde. Et le charme de cette populace, si évocatrice, était de rester décorative dans son débordement, de n'être surtout ni grossière, ni brutale. Admirable effet de rites séculaires !

Peu à peu, à chacun de mes retours en Chine, au gré de la fameuse modernisation qui s'appliquait à faire disparaître, du moins en apparence, tout ce qui s'éloignait par trop de la morale européenne, j'avais constaté des changements. Les coolies porteurs de poupées si gracieuses, émergeant ainsi comme des fleurs au-dessus des têtes, avaient disparu ; l'interdiction des fumeries publiques entraînait peu à peu la fermeture des concerts ; on voyait beaucoup moins de chaises à porteurs, car les mandarins en déplacement, ^{p.065} les lettrés, les riches Chinois, dont une nouvelle presse à chantage dénonçait la vie secrète,

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

venaient moins. Un vent d'occidentalisme morose passait sur la Chine épicurienne.

Maintenant, avec la Révolution, la brutalité commençait de paraître. Au plein milieu de Foochow road, jusqu'alors d'une couleur locale si intacte, un Japonais, sur le seuil d'une boutique transformée en baraque foraine, tirait, d'un mauvais piston, des sons affreusement discordants ; d'un mastroquet tout récemment ouvert sortaient des chants avinés et la foule, redevenue énorme, il est vrai, autrefois si précautionneuse, si sage dans sa chasse aux plaisirs, à présent se hâtait, jouait des coudes, prête à la bousculade.

Cette métamorphose ne s'était pas accomplie en un jour. Elle était le résultat ^{p.066} du travail fait, dans les esprits, par le contact avec les Européens. Le bouleversement politique ne faisait que mettre en lumière ce qui germait depuis longtemps. Les constatations à cet égard ne se comptaient plus. Les cinémas notamment, bien qu'installés depuis peu, avaient donné des leçons à de trop bons élèves. C'est ainsi que les scènes de vols, de cambriolages, d'attaques nocturnes furent souvent reproduites, dans la vie réelle, quelques jours après leur exhibition sur l'écran lumineux.

Des aptitudes pareilles, au moment où le confucianisme était battu en brèche et remplacé par une imitation aveugle des choses d'Europe, mises à la mode et déformées par la mentalité chinoise, annonçaient de belles générations. La race des fils de Han a une nature excessive, aggravée de détestables penchants. Elle explique ^{p.067} la sévérité des rites et la dureté implacable des châtiments qui l'ont disciplinée à travers les siècles. Quand elle n'aura plus d'entraves assez fortes pour la contenir, ce que les Italiens appellent la *mala vita* atteindra, chez elle, un caractère qui s'est déjà fait entrevoir.

Ces instincts, dès que la Révolution eut livré les individus à eux-mêmes, s'étalèrent soudain avec une crudité et même une ingénuité extraordinaires. Tel que le Chinois est fait et gouverné depuis le fond des âges, ce renversement de toutes les autorités devait avoir, pour lui,

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

comme conséquence logique, la suppression de tout ce qui le gênait et le droit de faire tout ce qui lui était agréable ou avantageux. Dans les provinces soulevées, on ^{p.068} crut généralement qu'on ne paierait plus d'impôts, qu'on pourrait replanter le pavot interdit, qu'on fumerait librement l'opium et qu'on agirait désormais, en toutes façons, à sa fantaisie, sans avoir du moins à payer la complaisance du mandarin. À Shanghai, la jeunesse politicienne, particulièrement avide, et les aventuriers nombreux dont cette ville est le refuge, comprirent l'événement d'une manière plus large encore, avec la résolution de tirer, des circonstances, le maximum de bénéfices.

Lorsque j'y arrivai, on ne parlait, dans les journaux, que d'enlèvements, de séquestrations, de suppressions violentes. Les révolutionnaires, dont les fonds s'épuisaient, trouvaient ainsi le moyen de remplir leur caisse collective et sans doute aussi leur escarcelle privée. La méthode ^{p.069} consistait à s'emparer de riches personnages que l'on emmenait dans la Cité, à l'abri de la police étrangère, et, là, à leur faire signer, le revolver sur la tête, de grosses valeurs. Des indigènes appartenant à la fine fleur de la « Jeune-Chine » européenne étaient soupçonnés d'être à la tête de ces opérations qui se faisaient, bien entendu, pour le triomphe de la « cause ». Peu après d'ailleurs, il fut tellement avéré que le nouveau gouverneur républicain, Cheng Chi Mei, s'adonnait lui-même à ces pratiques jusque sur le territoire de nos concessions, que les ministres des puissances à Pékin donnèrent l'ordre aux consuls de lui en interdire à l'avenir l'accès.

Pendant ma présence, le directeur de l'Imperial Tashing Bank disparut de la sorte, enlevé, au milieu de la nuit, en pleine ^{p.070} concession internationale, par une trentaine de partisans. Un prince coréen, sujet japonais, habitant l'hôtel où j'étais moi-même descendu, attiré dans la Cité, sous le prétexte de lui montrer des curios, pour lesquels on lui connaissait un goût très vif, dut signer, sous la menace du revolver, pour 600.000 francs de valeurs. Après l'avoir terrorisé pendant plusieurs heures, on le relâcha, en le menaçant de mort s'il parlait. Les banques européennes, averties, ayant refusé de payer à

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

l'audacieuse présentation de ces billets, le prince reçut par écrit de nouvelles demandes d'argent, avec l'assurance qu'on tuerait son fils, un gamin de quinze ans, s'il n'obtempérait pas.

Quelques jours plus tard, un négociant français reçut la visite d'un jeune Chinois qu'il savait être secrétaire d'un avocat ^{p.071} étranger et révolutionnaire militant. Son visiteur lui tint ce discours :

— Nous connaissons un homme riche qui se dit républicain, mais cela n'est pas vrai, c'est un espion des Mandchous (naturellement). Pour nous prouver son républicanisme, il veut nous offrir cent revolvers browning. À 70 taëls pièce, cela fera 7.000 taëls (plus de 20.000 francs). Il y en aura 3.000 pour vous, si vous voulez nous aider. Voici ce qu'il faudra faire : Nous vous amènerons ce Chinois, vous lui donnerez quelques browning qu'il faudra se procurer, puis vous lui ferez verser les 7.000 taëls, en lui disant que le reste lui sera livré dans la Cité, à cause de la police étrangère. Nous l'y emmènerons séance tenante, dans une automobile qui sera prête, et, là, nous lui ferons donner tout l'argent que nous pourrons.

Ce brave jeune homme parut très ^{p.072} surpris du refus qui lui fut fait de participer à une si fructueuse entreprise.

À la même époque, un rapport du surintendant anglais de la police avisait le conseil de la concession internationale que l'ex-convict n° 7750, condamné à deux ans de prison et expulsé de la concession comme chef d'une bande de voleurs, était général et commandait une partie des troupes de Shanghai !

Par la suite, les sensationnels assassinats qui s'y succéderont, dans des conditions qui feront presque, du meurtre, le complément d'une bonne police politique, achèveront de caractériser cette étonnante ville.

Pour en revenir à ces débuts dont je fus le témoin, il faut noter que tout se passait ^{p.073} dans une atmosphère peu conforme à l'idée qu'on

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

se fait d'habitude du Chinois sans nerfs, modeste et pénétré de la doctrine confucienne du « juste milieu ». La partie la plus turbulente de la population, les jeunes gens et les femmes, étudiantes ou chanteuses, traversaient une véritable crise d'hystérie, de cette hystérie spéciale d'ailleurs au Céleste, alimentée par un cabotinage puéril et un désir forcené de se faire avant tout une *face* impressionnante. Les femmes organisaient des compagnies d'amazones et demandaient des armes pour combattre. Certaines même avaient ouvert une école d'équitation, avec l'intention de former un corps de cavalerie. Les jeunes gens s'enrôlaient dans la société des « brave-la-mort ». Costumés en soldats boers, harnachés en guerre, ils allaient et venaient, s'offrant à p.074 l'admiration des badauds, dans les rues pavoisées.

Cependant que de rusés compères, représentants de Yuan Chi Kaï et délégués républicains, réunis en conférence dans une salle de la concession internationale, préparaient des solutions pacifiques et profitables, cette jeunesse excitée tenait des meetings à grand spectacle dans les *garden* chinois de Bubling Well, le quartier des villas, le Neuilly de Shanghai. Les élégantes de Foochow road s'y rendaient en de belles voitures à roues caoutchoutées, dont le fond, fait d'une large baie vitrée, laissait voir leurs coiffures savantes agrafées de rosaces de fleurs et d'épingles d'or. Un journal, rendant compte d'une de ces réunions, racontait qu'un orateur, à la fin d'un discours enflammé, avait sorti un petit couteau et s'était fait une incision au poignet gauche, p.075 « en témoignage de son audace et de sa détermination ». Cet exemple, disait la feuille, fut aussitôt imité par un autre républicain qui, désireux de mieux faire encore, se fit sauter le petit doigt de la main gauche ¹. Des femmes péroraient aussi et réclamaient, avec des miaulements de névrosées, « du fer et du sang ». Cela se terminait régulièrement par

¹ Ces mutilations s'accompagnent le plus souvent de précautions qui en tempèrent singulièrement le caractère d'impulsion frénétique et montrent bien la part de calcul vaniteux qu'elles contiennent. Le fait suivant, tenu de très bonne source, est à cet égard significatif. Un étudiant en médecine s'étant, au cours d'une des manifestations qui eurent lieu à Pékin, à l'époque de la campagne constitutionnelle, incisé le bras, répondit à son professeur étranger, qui lui faisait remarquer le risque qu'il avait couru de s'empoisonner le sang : « Oh ! mais j'avais flambé la lame ! »

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

un délire indescriptible de tous les auditeurs qui sortaient de là avec de grands airs héroïques et des mines de lions furieux. ^{p.076} Les rares étrangers qui eurent la curiosité d'assister à ces séances en rapportèrent une bizarre impression de malaise et de comique outré, comme d'une énorme bouffonnerie de Tarascon jouée dans une salpêtrière chinoise.

Pendant que la jeune république se manifestait de la sorte dans l'immense agglomération indigène adjointe aux concessions, que se passait-il dans la vieille cité enclose de sombres murailles et soumise à l'administration chinoise ? Je tenais d'autant plus à la revoir que c'est en la visitant, à la descente du bateau, une dizaine d'années auparavant, que j'avais eu ma première vision de ce pays. Son mélange paradoxal de mièvreries délicates et d'ordures m'avait plongé dans la plus ^{p.077} profonde surprise. Un ruisseau surtout aux eaux croupissantes, plein d'immondices dégageant une virulente puanteur, qui longeait la voie principale, et des mendiants étalant des gangrènes horribles, l'un d'eux même en train de mourir, ainsi que Job, sur un tas de fumier, restaient, dans ma mémoire, comme la révélation d'une humanité hallucinante. Je devais avoir partout ailleurs des spectacles d'une ignominie égale, pire peut-être en certains points éloignés des grandes lignes de navigation, mais la chose stupéfiante était qu'une telle infection pût se trouver dans ce port mondial, côte à côte avec une grande ville moderne administrée par des Européens.

Lorsque, durant les années qui suivirent, les autorités mandarinales de Shanghai voulurent, sous la pression du ^{p.078} mouvement réformiste, remédier à une saleté si repoussante, ils le firent à la manière chinoise, c'est-à-dire d'une façon très incomplète et simplement pour l'apparence. On recouvrit d'une chaussée nouvelle la partie la plus en vue de l'effroyable égout à ciel ouvert et on fit enlever les détritiques et balayer les rues sur l'itinéraire suivi par les étrangers pour se rendre aux deux ou trois curiosités que l'on vient habituellement y voir. C'est ainsi que je la revis à deux ou trois reprises. L'air n'y était certainement

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

pas très pur, mais on pouvait néanmoins circuler, sur ce parcours, sans tenir constamment, comme autrefois, le mouchoir aux narines. Enfin, les mendiants et ulcéreux de cauchemar, n'ayant sans doute plus le droit de s'y montrer, avaient disparu. Cette amélioration, qui semblait désormais acquise, était ^{p.079} somme toute appréciable. Aussi bien n'y retournais-je, cette fois, que dans un but d'enquête politique et pour me rendre compte du changement que la révolution apportait dans sa physionomie.

J'allai d'abord au cœur de la cité, autour du petit lac artificiel où se concentre d'ordinaire le mouvement. C'est le coin des maisons de thé, dont la plus fréquentée, pavillon vétusté du plus pur style céleste, en forme de kiosque hexagonal à toit cornu, s'élève au milieu même de la pièce d'eau. La foule des désœuvrés et des curieux se grossissait, comme sur les concessions, d'innombrables réfugiés. Les aspects étaient aussi les mêmes : rues pavoisées aux cinq couleurs ; défilés de volontaires, adolescents à figures de filles s'appliquant à des mines féroces ; marchands d'insignes commémoratifs ; ^{p.080} bateleurs improvisant des boniments républicains et, sur toutes les têtes sans tresse, la casquette ou le chapeau faisant visiblement office de bonnet phrygien.

Je poursuivis ma promenade en me lançant au hasard dans le labyrinthe des rues commerçantes, de ces rues du Sud partout identiques et dont toutes les boutiques uniformes semblent être les alvéoles d'une même ruche. Hors de la zone des touristes, je ne tardai pas à retrouver à découvert et aussi nauséabond que jamais, le fameux égout et les tas d'immondices, les murailles saturées d'urine, le sol gluant de déjections. Quant aux larves humaines de cet enfer chinois, je les rencontrai au retour dans les voies les plus centrales où elles reparaissaient après en avoir été chassées par le réformisme. Elles aussi célébraient à leur façon l'avènement de la liberté.

^{p.081} À plusieurs reprises, des femmes d'une maigreur effrayante, couvertes de loques sans nom et portant dans leurs bras des enfants verdâtres, inertes, qui pouvaient aussi bien être morts, me poursuivirent

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

de leur appel geignant : « Talolo, laoyé, talolo ! » À un carrefour, un vieillard, affalé à terre, pleurait, en tirant de sa gorge des lamentations déchirantes. Le sol était humide de ses larmes et de ses crachats dans lesquels il baignait son visage complètement prostré, comme dans une crise de folle douleur. La scène avait du succès, car les passants, peu sensibles d'ordinaire, jetaient des sapèques dans une sébile placée devant lui. Un peu plus loin, je vis un couple dont la hideur dépassait toute limite. Un être, dont on ne pouvait dire s'il était homme ou femme, marchait appuyé sur un bâton. Sa tête ne ^{p.082} formait plus qu'une plaie ; le visage, putréfié et luisant, comme dépouillé de sa peau, n'avait plus d'yeux ni de nez, mais, à la place, de petits trous sanguinolents et purulents. Ce monstre traînait, accrochée à ses guenilles, une sorte de bête humaine qui allait sur trois pattes, nue sous une toile déchirée, ses cheveux blancs traînant sur les dalles et sans qu'on pût savoir davantage à quel sexe elle appartenait. Il y avait véritablement, dans cette association fantastique et cette espèce de mise en scène, tout un génie de l'horreur qui n'appartient qu'à la Chine.

Cette réapparition de la cour des miracles me parut symbolique et conforme au vrai sens de la révolution dans les masses. Toutes les anciennes habitudes étaient reprises et la multitude de petits personnages : satellites, sbires de yamen, ^{p.083} policiers privés, supprimés par les organisations nouvelles, reparaisaient. Et tout cela montrait en somme que ce grand bouleversement avait bien plus le caractère d'un mouvement de réaction que d'une explosion de modernisme. En dépit des démonstrations bruyantes d'une minorité infime de novateurs, on assistait surtout à une révolte de la vieille Chine que gênait et exploitait intolérablement, depuis plusieurs années, le réformisme officiel des mandarins.

@

Les angoisses d'une petite ville

@

p.087 Il s'agit d'un *hien*, c'est-à-dire d'une des innombrables sous-préfectures de l'immense empire. Celle-ci est peu importante, car elle ne compte guère plus de quarante mille habitants, en y comprenant la population du gros faubourg qui lui sert de port sur sa rivière, affluent du grand fleuve central, le Yangtsé. C'est peu en Chine où il y en a beaucoup qui dépassent cent mille. Elle appartient donc au genre de villes qui devaient le plus souffrir des événements, parce qu'elles sont assez importantes pour attirer les pillards et qu'elles ne sont néanmoins pas assez riches pour s'offrir une garnison qui les défende contre les agresseurs. Elles ne peuvent pas davantage payer les fortes et fréquentes p.088 rançons qui éloignent les bandes rapaces. Il leur est donc à peu près impossible d'éviter le pillage et des calamités pire encore. Celle qui nous occupe ne fut cependant pas trop atteinte, bien que située dans une des régions qui furent le plus durement éprouvées. Elle le dut à des circonstances curieuses et qui mettent en lumière certaines particularités bien intéressantes du caractère des Chinois.

Comme la plupart des cités de ce pays, cette petite ville est enfermée dans des murailles noircies par le temps et qui affectent la forme d'un rectangle. Deux artères principales la parcourent de bout en bout, allant, l'une de la porte de l'Est à la porte de l'Ouest ; l'autre, de la porte du Nord, qui s'ouvre sur le faubourg, à celle du Sud, ou du Feu, que l'on ferme souvent durant l'été, aux époques de p.089 sécheresse, dans l'espoir ingénu de barrer la route à la dévorante chaleur. Ces deux longues voies portent, à partir de leur intersection, les noms des points cardinaux vers lesquels elles se dirigent. Au centre, s'élève une tour à deux étages de boiseries vermoulues qu'un double toit à angles relevés couronne. Chaque porte murale est aussi surmontée d'une construction analogue, mais plus basse, également coiffée d'un toit cornu, laissant voir, par une étroite meurtrière, un vieux canon hors d'usage et qui semble bien n'être là que pour la forme.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Dans les intervalles de ces lignes géométriques, c'est l'enchevêtrement serré, malodorant et misérable, des ruelles, couloirs et impasses. L'un de ces quadrilatères a cependant de grands espaces plantés de beaux arbres, entre les branches ^{p.090} desquels on aperçoit une pagode aux colonnes de bois laqué de rouge, à la toiture de briques émaillées, l'un des innombrables temples de Chine, dédiés aux cinq cents génies. En face, derrière une forte palissade, précédée de deux mâts à oriflammes et gardée par deux gros lions de pierre à têtes de barbets irrités, se trouve, au fond de deux cours successives, le yamen du mandarin sous-préfet.

Les deux rues principales, et qui se font suite, sont celles du Nord et du Sud. Entièrement occupées par le commerce, il n'y a que des boutiques. Celles-ci sont tellement pareilles, sans que rien les sépare de l'extérieur, que l'on dirait les compartiments d'un immense bazar ouverts, des deux côtés, sur une allée commune. Les innombrables tablettes verticales de laque noire à caractères d'or, ^{p.091} suspendues à intervalles réguliers et à la même hauteur, font, à l'uniforme pauvreté de ce long couloir, avec leur pavoisement rigide et funéraire, un décor d'une étonnante austérité.

Chacun de ces petits magasins, ainsi très ouverts, a, en bordure, un comptoir derrière lequel le marchand attend placidement le client, en fumant sa pipe à eau. Face à l'entrée, se trouve généralement, sur une étagère garnie de vases rituels en étain et d'un cendrier où brûlent les baguettes de santal, l'autel des ancêtres encadré souvent de dessins délicats : feuillages de bambous, pavillons accrochés aux flancs de montagnes, cigognes volant à tire d'ailes dans un ciel où rougeoie une lune ronde et, parfois encore, de belles maximes des sages anciens.

La chaussée, faite d'énormes dalles ^{p.092} branlantes, sous lesquelles passe le classique égout aux eaux stagnantes, exhale une puanteur bien connue, la même dans toute la Chine. Le matin, passent les coolies qui portent, aux champs, des baquets pleins de l'engrais humain et les rapportent ensuite après les avoir emplis, avec une simplicité parfaite, d'une eau limpide prise à une source, hors de la ville. On y

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

voit aussi les maraîchers qui apportent leurs légumes et des colporteurs qu'annoncent, de loin, des résonnances de gongs ; deux ou trois fois la semaine, le sous-préfet dans sa chaise, précédé du parasol rouge ; de temps à autre, un cortège de mariage ou de funérailles ou même quelque groupe de bonzes appelés dans une maison, pour en chasser, à grand renfort de cymbales et de pétards, les « diables ».

Deux bruits coutumiers s'entendent de p.093 toutes parts : le jour, dans les airs, le bourdonnement très particulier et très fort, produit par la vitesse du vol, dans les tubes de bambou attachés à la queue des pigeons, pour en éloigner les vautours ; la nuit, les nombreuses cliquettes de bois, très sonores, qu'entrechoquent sans arrêt les veilleurs, pour intimider les pillards ; l'un et l'autre bien révélateurs de l'ingéniosité à la fois malicieuse et naïve de ces enfants rusés que sont les Chinois.

La vie, dans ce genre de petite cité, est d'une monotonie paisible que rien ne vient d'ordinaire troubler. Les fêtes étant très rares, en dehors de celles du début de l'année, puis, à d'autres époques, celles du Dragon et des Lanternes, qui se célèbrent selon des rites immémoriaux, on y connaît peu les tristes lendemains. Notre dimanche n'existant pas, chacun prend son repos p.094 quand il le veut et à sa fantaisie. Les plaisirs y sont tellement simples qu'ils peuvent se renouveler indéfiniment ; ils consistent surtout à aller, le soir, au bord de la rivière, en portant avec soi, dans sa cage vernissée, le sansonnet favori dont on écoute avec ravissement les trilles éclatants. L'usage est aussi d'aller souvent jusqu'à une pagode à cinq étages, admirablement placée au sommet d'une colline et de passer des heures à rêver, sur la plus haute plate-forme, en buvant une tasse de thé.

Le sous-préfet, vieux mandarin sans ambition, dont le « squeeze » ¹ ne dépassait pas des limites raisonnables, était un « père et mère » très supportable et la p.095 police, peu nombreuse, se satisfaisait avec

¹ Nom que l'on donne au fait de tirer, de la fonction de mandarin, des bénéfices illicites mais consacrés par l'usage et que les administrés admettent tant qu'ils ne sont pas trop pressurés.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

les menues monnaies qu'elle extorquait en quelque sorte régulièrement à chaque habitation. Le réformisme, plaie qui, depuis plusieurs années, rongait l'empire, ne sévissait guère puisqu'il s'était jusqu'alors borné à la construction d'une modeste école. Enfin, les autres fléaux : peste, choléra, inondations, sécheresse, n'avaient fait, grâce à l'heureuse disposition de la contrée et aussi sans doute à un excellent *fong choui*¹, que de courtes et insignifiantes apparitions. Quant aux pirates, qui se présentaient bien rarement d'ailleurs et venaient par la rivière, sur des jonques, ils ne se hasardaient pas à l'intérieur des ^{p.096} murailles et se contentaient de prélever rapidement un tribut sur quelques entrepôts du faubourg où se concentrait le commerce fluvial, moyennant quoi même ils garantissaient la sécurité de leurs convois de marchandises, contre-partie qui remédie fréquemment aux pires choses dans cette bonne vieille Chine, empirique et patriarcale.

C'est au milieu de cette existence traditionnelle et en somme tranquille que la nouvelle de la Révolution vint surprendre la petite sous-préfecture. Il faut savoir toutes les calamités qu'entraînent, dans ce pays, les moindres soulèvements, pour comprendre quelle fut aussitôt l'angoisse de la population.

Un matin, les marchands, qui ^{p.097} d'ordinaire, après avoir abattu leurs volets, se saluaient avec politesse et échangeaient quelques mots, en restant derrière leurs comptoirs, formèrent des groupes au milieu de la chaussée. Ils parlaient avec animation d'un bruit qu'on venait d'apporter du faubourg. Les troupes modernes, disait-on, s'étaient soulevées au Houpé et tout le grand fleuve entraînait en ébullition depuis Hankéou jusqu'à Nankin et Shanghai. On rapportait aussi que, selon l'habitude, tous les mauvais sujets : brigands de profession, faux sauniers, membres des sociétés secrètes, auxquels se joignaient les paysans éprouvés par les dernières disettes, en profitaient pour se réunir en bandes, attaquer les villes et les mettre à sac. Avec la plus

¹ Le « fong choui » est la meilleure situation par rapport aux esprits du vent et de l'eau. Ce sont les géomanciens qui le déterminent. On ne construit jamais une maison, on ne choisit pas l'emplacement d'un tombeau sans les consulter.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

vive anxiété, on examinait comment on pourrait échapper à ce danger imprévu. On proposait d'envoyer une délégation au ^{p.098} sous-préfet, de se réunir en assemblée avec les notables et surtout chacun songeait à part soi au moyen de s'enfuir dès que la menace se préciserait.

Le lendemain, l'inquiétude fit place à une grande satisfaction. Sans qu'on pût savoir d'où venait la nouvelle, on se la transmettait avec des « oia ! » admiratifs : les Mandchous allaient être chassés et un nouveau gouvernement serait établi, si différent de l'autre qu'on ne paierait plus d'impôts. Des Chinois très savants, ayant beaucoup voyagé et dont le chef venait d'arriver sur une de ces machines volantes que les journaux de Shanghai décrivaient depuis quelque temps, allaient arranger tout cela. On se congratulait dans une joie sans mélange.

On vivait, depuis quelques jours, avec l'espoir de voir se réaliser bientôt cette ^{p.099} promesse d'un âge d'or, lorsque brusquement des informations très précises vinrent mettre fin à un si beau rêve. Un courrier, parvenu au sous-préfet, faisait en effet connaître que les troupes de la capitale provinciale s'étant mutinées à leur tour, le gouverneur, avec sa garde personnelle, grossie de renforts venus de Nankin, les avait battues. Les vaincus, formés en bandes, ravageaient la province. L'armée du gouverneur s'étant mise à leur poursuite, les deux partis se disputaient la possession des villes qui, prises et reprises, subissaient ainsi le pillage successif des deux adversaires.

Dès que cette situation fut connue, les marchands s'agitèrent. Les plus entreprenants, allant de boutique en boutique, recueillirent les adhésions de leurs confrères et se rendirent ensuite en délégation auprès des notables et du sous-préfet. Pendant ce ^{p.100} temps, les autres enfouissaient, dans la cour de leur maison, leurs marchandises les plus précieuses et leurs femmes se préparaient à partir pour la montagne avec les enfants. Dans une réunion, qui eut lieu à l'école, le chef des notables, président de la municipalité, lettré qui avait occupé autrefois une fonction mandarinale, prononça une superbe harangue dans laquelle il se déclara prêt à offrir sa vie pour le salut de ses concitoyens. Le sous-préfet tint également, à ses visiteurs, un langage

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

très énergique ; en sorte que, sous l'effet de tous ces discours, chacun se sentit réconforté et c'était à qui aurait l'attitude la plus guerrière.

Ces belles dispositions ne devaient pas durer, elles disparurent complètement lorsqu'on apprit que le président, aux paroles si héroïques, s'était empressé de filer ^{p.101} durant la nuit et que plusieurs autres notables avaient suivi son exemple. Aussi bien les nouvelles qui circulaient augmentaient encore l'affolement. Des gens en fuite, arrivés, par la rivière, au faubourg, racontaient qu'un fort « camp » de soldats déserteurs, des *taoping*, qui pillaient et brûlaient tout sur leur passage, venaient dans cette direction et ne pouvaient plus être loin.

La situation était en réalité plus grave encore qu'on ne le pensait, car il se passait, dans la province au fond de laquelle on se trouvait, des abominations qui rappelaient les pires époques de la Chine. Un procureur des Missions françaises qui, surpris par les événements en tournée d'inspection, venait d'arriver au *Tien tchou tang* ¹, en fit aux Pères un récit ^{p.102} des plus dramatiques. D'après les nouvelles qu'il apportait, non seulement les troupes adverses traitaient de la même odieuse façon les cités qui refusaient de payer les sommes élevées qu'elles exigeaient, mais les unes et les autres se signalaient en outre par la plus épouvantable sauvagerie. Dans une préfecture importante tombée aux mains des révolutionnaires et reprise par les soldats du gouverneur, on avait coupé plus de trois cents têtes et le chef des insurgés, ainsi que trois de ses lieutenants, avaient été écorchés vifs. Dans une autre ville assiégée par les impériaux, plusieurs habitants, accusés d'être de connivence avec les assiégeants, avaient été décapités et ensuite mangés par les ^{p.103} rebelles ². Comme si les soldats des deux partis ne suffisaient pas à cette horrible tâche, les brigands professionnels, pour ne pas perdre une si belle occasion, écumaient à leur tour le pays. Certaines localités eurent à souffrir cette

¹ Cela signifie : « Maison du Seigneur du Ciel » et c'est le nom que les Chinois donnent aux résidences des missions catholiques.

² Les faits de cannibalisme ne sont pas rares en Chine, dans les moments où l'on se bat. Il est d'usage de manger le foie des vaincus pour se donner du courage, cet organe étant, selon la croyance des Chinois, le siège de cette vertu. Le fait de dévorer le reste du corps est exceptionnel et considéré comme le signe d'une grande exaspération.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

triple épreuve. Et quelles épreuves où le pillage s'accompagnait de l'incendie, du viol des femmes, du vol des enfants et de supplices tels que la crucifixion ou l'éventrement, pour les hommes, à la moindre résistance.

Tel était le danger qui menaçait la petite sous-préfecture sans défense. On comprend que, pour le fuir, des files de charrettes, chargées de femmes, de vieillards, p.104 de garçons, de filles et de tout ce qui avait le plus de valeur, eussent franchi déjà la porte de l'Est, pour aller se mettre à l'abri, loin des points de passage, dans les montagnes, à une centaine de *lis* ¹.

Deux jours après, l'affreux péril, si redouté, se présenta soudain, sous la forme de plusieurs centaines de *taoping*. Dès qu'ils furent signalés, on ferma les lourdes portes de la ville en les renforçant de barres de fer. Se sentant peu nombreux, ces soldats maraudeurs demandèrent à parlementer. Le sous-préfet vint sur la muraille et ainsi, à distance, la conversation s'établit. Les porte-parole de la bande exposèrent, avec toutes sortes de p.105 formules de politesse, leurs besoins et demandèrent enfin une somme assez ronde pour s'éloigner. Le vieux mandarin, soucieux de préserver le quartier hors des murailles et peu désireux de combattre à la tête de sa maigre police, discuta le chiffre. Finalement, on transigea pour un nombre de dollars respectable et les *taoping* se déclarèrent satisfaits. Le soir même, on les payait à l'aide d'un panier descendu au bout d'une corde et ils partaient, non sans avoir quelque peu pillé le faubourg.

On était à peine revenu de cette alerte, lorsqu'on apprit que ce n'était là qu'une avant-garde et qu'une troupe de plusieurs milliers d'hommes allait, d'un moment à l'autre, apparaître. Le désespoir fut grand. Les marchands, dont toutes les boutiques étaient closes, envoyèrent de nouveau une p.106 délégation au sous-préfet, qui ne savait où donner de la tête. Que pouvait-il faire ? Mais tout d'un coup

¹ Le *li* vaut environ un demi-kilomètre.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

une lueur jaillit dans sa pensée : il irait demander conseil aux missionnaires du *Tien tchou tang*. Tous l'approuvèrent. Outre que, pour les Chinois, les bonzes de toutes les religions sont plus ou moins des sorciers, ceux-là, venus de l'Occident, devaient connaître des diableries redoutables bien propres à mettre en fuite ces maudits *taoping*.

Justement, le personnel de la mission se trouvait augmenté. Au Père titulaire de la cure et au procureur étaient venus se joindre un autre Père français et deux prêtres indigènes qui avaient dû quitter leurs résidences par trop exposées. Les trois Français portaient de ces grandes barbes qui en imposent beaucoup dans ce pays, au point qu'on en affuble toujours, p.107 sur les dessins légendaires, les plus fameux guerriers. Cela inspirait d'autant plus de confiance que, les jours précédents, on les avait vus aller à la chasse, le fusil sur l'épaule. Il y avait là certainement une force terrible à laquelle rien ne pourrait résister.

C'est bien dans cet espoir que le bon sous-préfet se rendit à la mission, en chaise, précédé du parasol rouge et, plus avant encore, du valet chargé de remettre sa carte. Après les salutations habituelles, il vint tout de suite à la question, car les choses pressaient. Dans les termes d'humilité requis par la bonne éducation, il sollicita leur avis et, en cas d'attaque, leur concours. Avec les mêmes précautions oratoires, le chef de la mission lui conseilla d'armer immédiatement le plus d'hommes qu'il pourrait, en commençant par les p.108 élèves les plus âgés de l'école et de leur apprendre, sans attendre davantage, à se servir du fusil. Si la troupe annoncée se présentait, il devait alors placer tout son monde sur la muraille, prêt à faire feu. Pour le surplus, sans nier ni reconnaître que la mission possédât des engins particulièrement efficaces, le Père promit de participer de tout son pouvoir à la défense commune.

Avec l'empressement que réclamaient les circonstances, ces conseils furent mis à exécution. Le yamen possédait un certain nombre de fusils achetés depuis que les nouveaux règlements avaient prévu des exercices militaires pour les écoles moyennes. Il avait aussi quelques cartouches. Des marchands s'étaient également munis d'armes à feu quand la mort des souverains, trois années auparavant, avait fait p.109

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

craindre des désordres. D'autres sortirent de vieux sabres, des poignards et il n'y eut pas jusqu'aux piques du tribunal qui ne fussent mises à profit.

Dans l'après-midi de nombreux volontaires, parmi lesquels des silhouettes bien amusantes en un pareil équipage guerrier, manœuvraient déjà avec entrain, sous le commandement du chef de la police, qui s'enorgueillissait d'avoir été, jadis, un brigand de quelque renom. Une apparition des Pères dans la rue du Nord, le fusil en bandoulière, fit une excellente impression et confirma l'ardeur générale.

Le lendemain, des *taoping* envahirent le faubourg et sans plus se soucier de la ville que si elle n'existait pas, en réalité pour attendre le gros des leurs qui arrivait par derrière, se mirent à festoyer dans les auberges et à fumer l'opium. Les portes ^{p.110} fermées et gardées, tout le monde se tenait aux aguets. Les Pères, dont la mission touchait au vieux rempart, montèrent à la nuit sur la muraille, et ayant préparé des cartouches bourrées de poudre, tirèrent une dizaine de coups de fusil qui, dans le grand silence, firent autant de bruit que des coulevrines. L'effet fut excellent, car on apprit, au malin, que les *taoping* effrayés, laissant là leurs pipes, s'étaient hâtes de déguerpir.

Ce début était rassurant, mais il fallut bientôt faire face à une situation beaucoup plus grave et vraiment inquiétante. Le lendemain en effet, tard dans la soirée, une grande masse de *taoping*, deux à trois mille, firent irruption dans le faubourg où ils passèrent la nuit à piller, après avoir enfoncé les portes. Plusieurs maisons flambaient. Du haut de la ^{p.111} muraille, où tout le monde se trouvait à son poste, le spectacle, avec les hurlements qui montaient du quartier fluvial éclairé par l'incendie, était sinistre. Dans leur coin, les Pères renouvelèrent leurs salves de la veille, qui contribuèrent à maintenir la confiance.

Au jour, les chefs des soldats s'étant présentés à la porte du Nord, solidement barrée, une conversation de haut en bas s'engagea de nouveau. Le sous-préfet, d'esprit conciliant, n'eût pas demandé mieux que de pouvoir encore une fois transiger, mais les exigences de ses

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

interlocuteurs furent vraiment inacceptables. Après avoir parlementé un instant, comprenant que toute discussion serait vaine, le vieux mandarin eut un beau geste de refus et il s'écria superbement :

— Puisqu'il en est ainsi, la parole est maintenant à la p.112
poudre !

Ce mouvement d'énergie devait certainement avoir sa source dans la certitude du tout-puissant appui militaire du *Tien tchou tang*.

Les chefs, interdits d'abord, semblèrent hésiter. Une pareille attitude ne leur disait rien qui vaille et leur donnait à croire qu'ils allaient se heurter à des forces sérieuses. La fusillade des Pères, la veille au soir, leur avait déjà inspiré quelque crainte. Ils se ressaisirent cependant et, revenus à leurs hommes, ils donnèrent l'ordre d'attaquer. Les *taoping*, embusqués derrière les premières maisons du faubourg et dans les enclos qui en dépendaient, ouvrirent un feu désordonné, en poussant, pour terroriser l'adversaire, des hurlements de gorge qui ressemblaient à des miaulements de tigres.

De la muraille, les volontaires p.113 ripostèrent aussitôt de la plus maladroite façon. La plupart tenaient le fusil sous le bras et détournaient la tête en faisant partir le coup. Certains, parmi les jeunes surtout, pris d'une espèce de crise de nerfs, trépignaient sur place et hurlaient comme les assaillants.

La bataille en était là et pouvait très mal tourner si les assiégeants comprenaient à quelle faible troupe ils avaient affaire, lorsque les Pères, pour examiner comment ils pourraient se rendre utiles et aussi pour prendre une vue photographique de l'engagement, parurent sur la muraille, portant avec eux un fort appareil. Dès que cette grosse boîte fut dressée sur son trépied, couverte de son voile noir et entourée de ces terribles barbes, elle produisit, sur les combattants, un effet bien imprévu. Pris d'une peur panique à p.114 la vue de cette machine infernale, au centre de laquelle un tube dardait sa lentille brillante, les combattants, de part et d'autre, s'enfuirent à toutes jambes. De leur côté, les Pères, comprenant tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

terreur générale, brûlèrent aussitôt une vingtaine de cartouches soigneusement bourrées et dont les détonations impressionnantes confirmèrent la débâcle des assaillants.

Quelques heures plus tard, quand l'émoi se fut apaisé et que l'on sut d'une manière certaine, par des habitants du faubourg, que les *taoping*, emportés par une violente frayeur, avaient décidément disparu, le sous-préfet et les notables se rendirent en grand apparat à la mission, pour remercier leurs sauveurs. Et tous repartirent, bien convaincus que les Pères disposaient d'une artillerie diabolique. Quant ^{p.115} aux habitants, ils en étaient d'autant plus persuadés que beaucoup prétendaient avoir vu, durant la nuit précédente, dans le ciel, voguant au-dessus du *Tien tchou tang*, des barques pleines de guerriers. Il n'en fallait pas davantage pour mettre désormais la petite sous-préfecture à l'abri de toute tentative ¹.

@

¹ Ce burlesque combat, y compris l'incident de l'appareil photographique, qui ne surprendra aucun de ceux qui connaissent les Chinois, est tiré d'une correspondance de missionnaire publiée par *L'Écho de Chine*, de Shanghai.

La république des pirates

@

p.119 Une des surprises de cette Révolution fut le temps que Canton mit à se joindre, après toutes sortes de tergiversations, au mouvement. Le Yangtsé avait passé à la rébellion depuis près d'un mois lorsque ses nombreuses associations marchandes, transformées en clubs politiques, se décidèrent enfin à proclamer l'indépendance. Ce retard semble extraordinaire si l'on songe à la réputation de ville bouillonnante, effervescente et indisciplinée que l'on a toujours faite à la grande métropole du Sud. Sa proximité de Hongkong, ses relations constantes avec les ports des détroits malais, refuges des révolutionnaires chinois dont les plus notoires sont d'ailleurs sortis de chez elle, les p.120 nombreuses tentatives dont elle avait été le théâtre antérieurement, tout faisait croire qu'elle serait, au contraire, la première à se soulever contre la dynastie mandchoue.

Cette prudence inattendue s'expliquait par la leçon d'une expérience toute récente. Quelques mois auparavant, une attaque à main armée, exécutée sur le yamen du vice-roi par plusieurs centaines de *Komingtangs* venus de Poulo-Penang et Singapour, avait été facilement réprimée et noyée dans le sang. On avait supplicié et mis à mort de nombreux habitants, soupçonnés d'être de connivence avec les conjurés ou simplement de partager leurs opinions. Le vice-roi, dont la main, en cette occasion, s'était fait si cruellement sentir, Tchang Ming Ki, gouvernait toujours Canton ; on voulait donc être, cette fois, absolument sûr avant de se p.121 prononcer. On s'y détermina, chose bizarre et qui pouvait rendre vaine tant de circonspection, sur la fausse nouvelle de la prise de Pékin. Malgré cela, tout marcha à souhait, Tchang et son entourage, bien renseignés sur la gravité de la situation générale, ayant pris la fuite en emportant, comme il est coutume là-bas en pareilles circonstances, les fonds publics restant dans la caisse du Trésor.

Aussitôt après cette fugue des mandarins, une demi-douzaine de journalistes, qui attendaient les événements à Hongkong,

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

s'empressèrent de venir prendre leur place. L'un d'eux, ancien secrétaire du leader révolutionnaire Sun Yat Sen, fut proclamé président du nouveau gouvernement cantonnais, les autres se partagèrent les grandes directions et les fructueuses prébendes.

p.122 En même temps que cette équipe de dirigeants modernistes, accouraient, de tous les coins de la province, les bandes de pirates qui de temps immémorial écumaient les rivières, en prélevant, sur le trafic de ces routes commerciales, de lourdes dîmes. Du jour au lendemain on assista à la transformation originale de ces brigands qui, après toute une existence de rapines et de mépris des lois, devinrent les soutiens de l'ordre. Il y avait là les bandes de la rivière de l'Ouest, de la rivière de l'Est, de la rivière du Nord et celle de la région de Pakkoï. La première était la plus importante. Son chef, Louk Lang Tsing, enrichi par sa lucrative profession, nourrissait, disait-on, l'espoir de faire, grâce aux circonstances, une rentrée honorable dans la bonne société, en obtenant quelque haut poste mandarinal. Peu avant de p.123 devenir ainsi le défenseur de l'autorité, il s'était signalé par le vol de treize élèves de l'école primaire du gros village de Kieou-Kiang, et il avait eu d'autant moins de peine à se défaire de cette marchandise très rémunératrice qu'un gros trafic d'enfants se faisait sur la rivière de l'Ouest, malgré tous les décrets de modernisation supprimant l'esclavage.

Cette exploitation spéciale des rivières était tellement dans les mœurs et dans la nature même du pays, qu'à peine embauchées par le gouvernement de Canton, ces bandes furent remplacées par de nouvelles et ces dernières dépassèrent même les limites d'un honnête brigandage, au point qu'il fallut envoyer contre elles certaines de celles qui les avaient précédées, promues depuis au rang d'armée de la République.

p.124 Quoi qu'il en soit, ces gardiens de la paix d'un nouveau genre, satisfaits d'avoir troqué les risques de la vie de coupeurs de routes contre les avantages d'une existence de garnisaires grassement entretenus et bien payés, prirent au sérieux leur nouveau rôle. Ils exercèrent, dans la grande métropole, une police très sévère et une

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

répression impitoyable. Ces voleurs de profession châtaient en effet, de la mort immédiate, le moindre larcin.

Un pareil régime et les représailles exercées par les révolutionnaires sur ceux qu'ils croyaient hostiles, firent d'abord régner une abominable terreur. On pourchassa tous les notables que l'on soupçonnait de faire partie de la société de Kang Yu Wei, chef des impérialistes libéraux. Beaucoup de ces suspects, sur lesquels on prétendit avoir trouvé une médaille ^{p.125} portant l'inscription : « Protection de la monarchie », furent arrêtés, puis amenés à la montagne des « Nuages Blancs », devant les tombes des rebelles exécutés lors de la tentative contre le yamen du vice-roi, et là suppliciés en offrande aux mânes des défunts.

Une association de la « Main Noire », créée sans doute par des Chinois ayant vécu aux États-Unis d'Amérique, se donna la tâche de faire ces recherches policières. Érigée en tribunal révolutionnaire, elle prononça des condamnations. On imagine aisément jusqu'à quels excès elle se porta. Sous le prétexte d'enquêtes et de perquisitions, ses adhérents envahirent et pillèrent de nombreuses boutiques riches. Les mises à mort furent accompagnées d'atrocités destinées, selon l'expression des journaux chinois, à « apaiser la haine ». Les ^{p.126} horreurs furent telles que le gouvernement intervint et défendit de dépecer les corps, « afin, disait le papier officiel, d'éviter que les étrangers se moquent de nous ». Cet exposé des motifs montre la valeur exacte d'humanité de cette interdiction de pure forme.

Dès la proclamation de l'indépendance, plus de deux cent mille Cantonais avaient du reste abandonné leur ville pour se réfugier à Hongkong et Macao. Les quartiers du négoce, d'ordinaire si grouillants et dont maintenant toutes les boutiques étaient closes, paraissaient déserts. Les habitants restés à Canton s'enfermaient chez eux, leurs portes barricadées et renforcées de triples barres. On ne rencontrait, dans les rues, que de misérables coolies, des patrouilles de pirates ou des groupes de volontaires républicains qui ^{p.127} défilaient armés jusqu'aux dents, les uns un revolver à chaque poing, les autres portant comme des oranges, dans le creux de la main, des bombes de dynamite.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Cette atmosphère de panique aboutissait, par l'effet de la nervosité excessive des Chinois, à des fusillades que l'on entendait de temps à autre, de tous les côtés, sans qu'on en pût deviner le motif. En réalité, les terroristes avaient une frayeur égale à celle des terrorisés et il suffisait du choc d'un fusil tombant à terre ou d'un bruit tant soit peu insolite pour que ces foudres de guerre tirassent aussitôt à l'aveuglette, de la manière la plus dangereuse pour eux-mêmes et ceux qui les accompagnaient. À vrai dire, il ne tarda pas à se produire quelques combats entre les pirates, jaloux de leurs nouvelles prérogatives prétoriennes, et les soldats d'un ^{p.128} chef du Kouangsi, Long Si Kouang, accouru lui aussi pour tirer parti des événements et qui devait d'ailleurs devenir par la suite le dictateur du Sud, d'accord avec le dictateur du Nord, Yuan Chi Kai.

La grande affaire, celle dont tous les journaux s'occupaient en première ligne, concernait naturellement la fameuse marche sur Pékin et ce grand plan militaire de la révolution donnait lieu, comme partout ailleurs, à des manifestations burlesques. L'uniforme des bombardiers notamment amusa beaucoup les Européens ; il consistait en un jersey de couleur tendre et un caleçon de coton bleu de ciel, serré aux mollets par des jarretières. De même qu'à Shanghai, des compagnies d'amazones s'étaient formées et la presse annonçait que ces guerrières faisaient l'exercice, tous les jours, au faubourg de Honan. Dans le souci ^{p.129} de ne pas paraître arriérés aux yeux des étrangers, des patriotes organisèrent une Croix-Rouge, mais à défaut sans doute d'autres candidates, on ne vit enrôler sous le drapeau de Genève que des « sampanières ¹ ». Peut-être pensait-on que l'habitude d'une certaine promiscuité masculine les rendait plus aptes à cette délicate mission. Les femmes de la plus triste condition affichaient du reste un grand zèle. C'est ainsi que, selon les journaux chinois, les filles de maisons publiques décidèrent de remettre 70 pour 100 de leurs recettes au gouvernement républicain. De cela, vrai ou faux, il ne faut cependant pas sourire, car ce geste de malheureuses créatures, certainement

¹ Filles vivant sur les bateaux de la rivière appelés « sampans ».

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

volées et vendues, p.130 entrevoyant soudain la fin de leur esclavage, était parfaitement logique.

Au milieu de cet affolement des uns et de cet enthousiasme des autres, tous ne perdirent pas la tête et certains surent, avec l'ingéniosité et le sens pratique natifs, profiter largement des circonstances. Puisque le gouvernement voulait des soldats pour les envoyer contre Pékin et que des milliers de coolies se trouvaient plongés, par l'arrêt du commerce, dans une misère noire, ils ouvrirent des boutiques ornées de belles enseignes dorées et s'établirent recruteurs. Touchant 50 cents pour chaque recrue, à laquelle ils en donnaient 30, ils ne tardèrent pas à réaliser des gains appréciables et ils devinrent, par les relations ainsi établies avec les autorités, des personnages influents. Leurs quartiers les choisirent comme p.131 protecteurs et on comprend tout ce qu'un pareil titre, en un tel moment, pouvait avoir d'avantageux. De fait, ces marchands d'hommes, sans responsabilités ni risques, furent d'abord, avec les pirates, les véritables bénéficiaires du soulèvement.

La situation semblait sans doute moins bonne aux dirigeants, car très peu de temps après son arrivée, le journaliste de Hongkong proclamé président, Hou Han Min, abandonnait de plein gré cette fonction suprême pour aller rejoindre, à Nankin, son ancien patron, Sun Yat Sen. Jamais, il est vrai, tant d'inexpérience ne s'était trouvée aux prises avec une tâche aussi ardue.

Ce changement dans la présidence faillit allumer la guerre entre les bandes de p.132 pirates. Celle de la rivière de l'Ouest, favorite du président Hou, avait été supplantée, auprès de son successeur, Tchong Kiong Ming, par celle de la rivière de l'Est, devenue dès lors la garde présidentielle. L'animosité s'augmentait encore de ce qu'un vieil antagonisme de race existait déjà entre les Cantonais de la bande dépossédée et les Hakkas, de Souatao, dont était formée la bande rivale. Il y eut des injures et des menaces, mais on parvint cependant à

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

éviter la collision La rancune n'en resta que plus vive et elle se manifesta à la première occasion de la manière la plus inattendue.

La nouvelle de la mutinerie d'un régiment ayant été donnée dans les journaux, le président avait convoqué, à son yamen, les directeurs pour leur défendre de publier désormais aucune information ^{p.133} relative aux troupes. Deux de ces directeurs, qui s'étaient rendus à cet appel et avaient répondu à la susdite interdiction en déclarant qu'ils n'inséreraient pas davantage les proclamations officielles, avaient été arrêtés, puis relâchés le lendemain. L'affaire paraissait terminée, lorsque le chef de la bande mécontente, Louk, le voleur d'enfants, intervint et se posa en protecteur de la liberté de la presse. Il se rendit dans les rédactions et se mit, lui et ses hommes, à leur service pour leur fournir une garde permanente. Les journalistes ayant décliné son offre, il leur dit :

— Vous ne voulez pas, cela ne fait rien. Sachez tout de même que si on porte atteinte à vos personnes, j'accourrai à votre secours avec tous mes partisans.

Cet incident venait d'avoir lieu quand j'arrivai à Canton, au début de janvier. ^{p.134} C'était la cinquième fois que je retournais dans cette ville si curieuse ; j'y avais même passé deux pleins mois, peu de temps avant la révolution, l'étudiant, la parcourant en tous sens, arrivant à me diriger, comme un guide, dans l'écheveau extraordinairement emmêlé de ses quartiers et de ses rues où l'étranger erre d'abord avec la crainte de ne plus pouvoir en sortir.

Je ne saurais dire quelle fut ma joie lorsque j'aperçus de nouveau, du pont supérieur du bateau qui m'amenait, le prodigieux entassement de ses habitations inégales et enchevêtrées, dominé par les massives tours des monts-de-piété et les hauts miradors de bambou des veilleurs d'incendie. C'est que jamais on ne se lasse de revoir cette métropole du Sud qui, par son étrangeté, par son pittoresque archaïque et les formes imprévues qu'y ^{p.135} prennent les moindres événements, est vraiment unique au monde. Il n'en est pas d'autre qui puisse donner à l'Européen

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

une aussi vertigineuse impression d'éloignement dans l'espace et dans le temps. Et, cette fois, il y avait, de plus, la révolution !

La rivière, couverte d'une population flottante qu'aucune catastrophe ne fait partir, — car c'est encore là qu'elle est le plus en sûreté, — expliquerait à elle seule, avec sa vie drue et son étonnante allégresse de mouvement, ce tressaillement joyeux du voyageur. Il y a une telle circulation de chaloupes, de sampans, de jonques de toutes dimensions et de toutes formes, dans une perpétuelle rumeur de chants de mariniers, de cris de marchands en barque et d'appels de sampanières, que les rues les plus encombrées ne ^{p.136} donnent pas une plus forte sensation de grouillement humain. Sur ce boulevard liquide se concentre d'ailleurs toute l'activité de la formidable agglomération chinoise, l'essentiel même de son existence, du trafic au plaisir. Dans la multitude des embarcations chargées de marchandises ou amarrées au repos, il y a en effet de nombreuses jonques de luxe aménagées pour la satisfaction de la sensualité subtile des Célestes. Garnies d'un mobilier en bois de rose incrusté de nacre et de marbre, décorées de cadres aux paysages de rêve, de porcelaines et de fleurs, elles font office de restaurants et de galants boudoirs. Les riches Cantonais y donnent souvent des dîners, accompagnés de concerts, et les violons criards, mêlés aux voix de tête aiguës, s'entendent alors de très loin, étrangement adoucis par les eaux. On ^{p.137} en voit, durant les soirées chaudes de l'été, qui, toutes scintillantes de lumières, se laissent mollement entraîner par le courant. Les modestes sampans eux-mêmes, après avoir tout le jour transporté des passagers d'une rive à l'autre, s'immobilisent, la nuit venue, au long des berges et des quais pour une destination plus délicate. Habités par des matrones et de petites esclaves, leurs doubles toitures de bambou vernissé rabattues sur l'avant et l'arrière, ils se transforment en alcôves pour les passants que de jolis minois fardés attirent.

Cette kermesse fluviale était naturellement suspendue par de si graves circonstances. À terre, je trouvai l'îlot de Shameen, où sont les concessions anglaise et française, en état de défense. Nos

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

compatriotes, comme à Hankéou, comptant ^{p.138} surtout sur le courage des marins de nos deux canonnières, s'étaient contentés d'établir une simple ligne de fils de fer barbelés au long de l'étroit canal qui sépare de la ville chinoise. Les Anglais, avec leur habituelle prudence, avaient élevé de fortes barricades et fait venir de Hongkong, pour renforcer leurs équipages, un bataillon de fusiliers hindous.

Le jour même, je me rendis en chaise à la résidence des Missions étrangères, au milieu de la cité tartare. J'avais hâte de voir un Père qui, à mes précédents voyages, m'avait beaucoup parlé des tendances révolutionnaires de la nouvelle génération. Je le supposais d'autant plus au courant qu'il s'était attaché lui-même, avec un zèle inspiré sans doute de Lacordaire, à répandre l'idée républicaine parmi ses jeunes élèves chinois.

^{p.139} Bien que les habitants partis revinssent par tous les bateaux et que les autres recommençassent à oser sortir de chez eux, mettant ainsi dans les rues un semblant d'animation, l'aspect des choses était bien changé. Dans les principales artères commerçantes, les boutiques étaient closes ; ailleurs, à peine entr'ouvertes, elles restaient vides de clients ; on ne voyait plus un seul coolie porteur là où ils pullulaient d'ordinaire. Mais, plus encore que cette diminution de la vie, si étonnante pourtant, ce qui frappait c'était la disparition complète du caractère rituel de cette ville, jusque-là la plus traditionnelle, à cet égard, de toute la Chine. Auparavant, les nombreuses divinités protectrices érigées aux portes de divers quartiers, les baguettes de santal brûlant dans de petites niches à l'entrée de tous les comptoirs, au fond ^{p.140} desquels s'élevait l'autel des ancêtres, les signes partout apparents de cette religion des esprits, tout donnait l'impression d'un décor de procession dont les tablettes multicolores formant voûte eussent été les oriflammes et les façades dorées des riches magasins, les reposoirs. Et surtout les Chinois eux-mêmes, avec leur costume quasi sacerdotal, leur coiffure en forme de barrette, leur mine compassée, paraissaient être les prêtres, les officiants de ce culte permanent. Maintenant les autels des dieux étaient abattus et les

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

briques descellées jonchaient le sol ; on ne brûlait plus, même devant les boutiques ouvertes, de baguettes de santal à l'esprit du seuil et, transformation bien plus sensible encore, dans un tel cadre ancien, les habitants, comme à Shanghai, avaient coupé la tresse et remplacé leur si originale ^{p.141} coiffure par la casquette ou le chapeau mou, avec cette différence que ce qui semblait, dans le grand port du Yangtsé, une mascarade, donnait, ici, l'impression d'un sacrilège.

Les pirates faisaient un violent contraste avec ce bouleversement des êtres et des choses. En plusieurs endroits où ils formaient corps de garde, notamment dans les pagodes, ils étaient assis par longues tablées et bâfraient avec une visible satisfaction. Déguenillés, mais le torse entouré de ceintures en bandoulière pleines de cartouches et l'air réjoui, ils offraient le plus piquant spectacle de brigands à la ripaille qui se pût voir.

Arrivé à la mission, je ne fus pas déçu. Le Père entretenait de si cordiales relations avec les républicains que ceux-ci l'avaient chargé de faire une série de ^{p.142} conférences sur les Droits de l'homme et du citoyen. Il me confia que les nouveaux dirigeants ayant l'intention de demander à M. Roosevelt de venir présider à l'organisation de la Chine du Sud, il espérait les en dissuader et les amener à offrir cette mission à un homme d'État français, ancien gouverneur de l'Indo-Chine ! Il eut l'amabilité de me conduire au yamen du gouvernement où nous eûmes une entrevue avec trois jeunes Chinois chargés des affaires extérieures. Les propos de nos interlocuteurs trahirent en effet quelque désenchantement.

Certes, leur rôle n'était pas facile ; il suffisait de les regarder, vêtus selon la dernière mode américaine, veston ample et flottant, pantalons larges et relevés sur une chaussure solide, puis de les comparer avec les pirates qui gardaient leur ^{p.143} porte et qui étaient, eux, l'image même de la vraie Chine, pour en être convaincu.

Je passai quelques jours à Canton. Au cours d'une de mes promenades à pied dans l'immense ville, j'eus une petite aventure qui

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

aurait pu mal tourner. Je me trouvais dans la principale rue du Tat Sat Po, au centre du quartier le plus commerçant. Tous les magasins étaient fermés, mais il y avait une affluence considérable de populaire et l'impression était curieuse de tous ces promeneurs circulant devant des boutiques closes. Seul Européen, j'allais, mêlé à cette cohue indigène. Je portais, à cause de la fraîcheur de la saison, un léger pardessus et j'avais, dans l'une des poches de ce vêtement, un petit kodak. Voyant, à un endroit, des *curios* à p.144 bon marché exposés à terre, je m'arrêtai devant ce modeste étalage. J'étais penché et je regardais ces objets, lorsque je sentis soudain mon épaule gauche plus légère. D'instinct, je tâtai la poche de mon pardessus, elle était vide. Un adroit filou venait, sans que j'eusse senti le moindre frôlement, de me dérober l'appareil photographique. Dans le coup d'œil que je lançai aussitôt autour de moi, je remarquai un grand gaillard qui, plus pressé que les autres, cherchait à fendre la foule. Je le rattrapai vivement et parvenu à sa hauteur, malgré sa tenue correcte et sa face digne de bourgeois céleste, je n'eus plus de doute, car sa main droite, appuyée sur l'estomac, devait, pensai-je, soutenir le kodak caché sous le pyjama noir qui tient lieu de veston. Je lui saisis alors fortement le bras gauche et comme je me p.145 plaçais devant lui, pour lui barrer la route, il me rendit tout de suite l'appareil, en poussant de petits cris apeurés. J'étais furieux, mais quoi faire, ne parlant pas le cantonnais ? Je lâchai prise, il bondit dans un boyau étroit et désert qui se trouvait proche et s'enfuit à toutes jambes. Il l'échappait belle, car, pris sur le fait, il pouvait, en vertu des ordres nouveaux, être abattu sur place à coups de revolver. Par contre, s'il m'avait résisté, en protestant de son innocence, je ne sais comment, ne pouvant m'expliquer, je me serais, au milieu d'une population hostile au « diable étranger », tiré de cette discussion. J'avais eu la chance de ne pas me tromper et aussi de n'avoir pas eu affaire à un professionnel.

Assez souvent en effet la rapine est considérée, en Chine, comme un art et un sport. Des personnes honorables, pour p.146 peu que les circonstances s'y prêtent, ne dédaignent pas de les pratiquer. Les

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

incendies, notamment, sont une de ces occasions qu'on ne laisse pas échapper. Tous ceux qui ont assisté à un sinistre de ce genre, dans ce pays, ont vu les Chinois accourir aussitôt de toutes parts comme une ruée de rats. Selon nos idées, ce ne peut être que pour porter secours aux habitants de la maison en flammes ; eh bien ! non, c'est pour tâcher de prendre, à la faveur du désordre, un petit souvenir. C'est tellement exact qu'à Canton, par exemple, les coolies, chargés du transport de ce que l'on peut sauver, tiennent, dans leur main libre, un coutelas pour éloigner les amateurs. Toute autre occurrence favorable est naturellement mise à profit de la même façon. Comment, dans ces conditions, mon voleur aurait-il résisté à la vue ^{p.147} d'un kodak émergeant de ma poche juste à point pour être élégamment cueilli ? C'est pourquoi, toutes réflexions faites, j'eusse préféré dix fois perdre mon appareil plutôt que de voir ce bon Chinois expier ce petit larcin, d'ailleurs artistement exécuté, en tombant sous les coups d'un pirate devenu l'implacable justicier du vol.

@

Une soirée de palace

@

p.151 Au milieu de l'été de 1912, le nouveau régime semblait parvenu à une période de calme et de stabilité. Les désordres provoqués par la révolution s'atténuèrent. Les troupes, qui, ne touchant pas leur solde, avaient, quelques mois auparavant, fait le sac de la plupart des métropoles provinciales, en commençant par Pékin, désormais payées, se tenaient tranquilles ; la facile répression, à Outchang, de trois nouvelles tentatives révolutionnaires, établissait, aux yeux de tous, la définitive impuissance des mécontents ; enfin, la prochaine venue, dans la capitale, des chefs de la révolution, Sun Yat Sen et Ouang Ching, allait d'une façon solennelle sceller l'accord p.152 entre le Nord et le Sud, sous l'égide toute-puissante de Yuan Chi Kai.

Pour fêter sans doute ce rétablissement de la paix et de la concorde, les banquets chinois se multipliaient. Ils avaient lieu, suivant une mode vieille déjà de plusieurs années, à l'hôtel étranger du quartier des légations. L'un des plus importants fut donné en l'honneur d'un général du Houpe que de récentes séditions, fomentées par lui à Outchang, avaient mis en lumière. Il venait d'arriver à Pékin pour occuper la fonction de conseiller militaire du président qu'on lui avait offerte au cours des négociations qui avaient mis fin à sa révolte.

Ce festin de réconciliation se fit un samedi soir. C'était une de ces nuits d'août sans lune où, dans les profondeurs d'un ciel de sombre saphir, des myriades d'étoiles scintillent, frémissent, comme prêtes à p.153 suivre celles qui, de temps à autre, s'élancent, rayant l'espace d'un long trait de feu. L'air encore brûlant du jour chauffait le visage et la lourde muraille tartare, toute proche, semblait ajouter sa masse au poids étouffant de l'atmosphère.

La façade du caravansérail cosmopolite étincelait de lumières. Successivement, des voitures à l'européenne, aux roues caoutchoutées, stoppaient devant le perron central et d'étranges personnages en

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

descendaient. Quelques-uns, vêtus d'uniformes à la japonaise, entraient en faisant sonner à chaque degré le sabre à double bélière, mais les autres, habillés de précieuses soies brochées, chaussés des sandales aux épaisses semelles de feutre laquées de blanc, l'éventail à la main et portant, sur des crânes sans tresse, enfoncés jusqu'aux oreilles, des chapeaux melon, réalisaient, ^{p.154} en d'effarantes caricatures, l'union monstrueuse de la Chine et de l'Occident.

Le personnel des équipages déjà arrivés, mafous ¹ et petits valets de pied, costumés de longues robes de toile écrue, bordées de ganse bleue et serrées à la taille par une écharpe de même nuance, se massait auprès de la porte. De toute cette valetaille, la plus vile et la plus caustique qui soit au monde, se détachaient, sous les chapeaux de paille coniques à crinières rouges, des faces intensément fripouillardes et narquoises.

Une rangée de rickshaws, tireurs de pousse-pousse, assis chacun sur le bord de son char minuscule, la poitrine et les cuisses nues, — certains, qui venaient de fournir une course, épongeant d'un ^{p.155} mauvais torchon leur torse ruisselant de sueur, — stationnaient devant l'hôtel. Aux aguets et s'élançant, les brancards aux mains, toutes les fois que se présentait un sortant, ces êtres misérables, voués à un affreux labeur qui les use précocement, semblaient vivre dans une perpétuelle gaieté. Jacasseurs et rieurs, grignotant des grains de pastèque, ils n'arrêtaient pas de se renvoyer les lazzis les plus égrillards et les plaisanteries les plus exhilarantes.

À l'intérieur, groupés dans le hall, sous le regard indiscret des touristes assis, comme au spectacle, dans les fauteuils de rotin, les invités se faisaient d'interminables politesses, accompagnées de petits plongeons du haut du corps et de saluts des poings unis à hauteur du menton, puis ^{p.156} passaient en se dandinant à la chinoise, les bras ballants, dans le salon qui leur était réservé.

¹ Cochers.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

L'amphitryon était un des mandarins les plus importants de l'entourage présidentiel. Parmi les commensaux, de physionomies assez uniformes, pétries de ruse et de prudence, une sorte de colosse à barbiche blanche se faisait remarquer par l'opposition de son travestissement ridicule avec sa silhouette de héros des anciennes légendes. Général de la vieille armée, auquel l'ancien costume militaire à casaque et à cuissards de velours, avec la toque ronde à plume de coq, devait convenir à merveille, il avait, dans sa nouvelle tenue, les plus sérieuses difficultés à se mouvoir. On eut dit un énorme pantin dont la ficelle trop tendue maintenait les bras à demi levés. Le général du Houpé avait une tout autre ^{p.157} allure. D'apparence jeune, il portait, bien que déjà bedonnant, l'uniforme japonais avec beaucoup d'aisance. Il paraissait du reste heureux comme un enfant de tout son équipage guerrier, faisant sonner les éperons et s'appliquant à la raideur allemande, à la mode chez les officiers de l'armée moderne. Il était accompagné du traditionnel secrétaire, adolescent de figure espiègle, semblable, dans son costume kaki, à un collégien et qui devait avoir, pour le moins, le grade de capitaine.

Le dîner commença aussitôt, les boys faisant non seulement le service, mais dirigeant le repas, glissant adroitement des indications aux convives qui venaient en somme apprendre à manger à l'europpéenne. Au demeurant, le festin était, pour ces derniers, peu agréable. Ils ne goûtaient guère cette cuisine à laquelle ils n'étaient ^{p.158} pas accoutumés et qui leur paraissait fade. Ils se servaient très maladroitement des couverts ; la fourchette les gênant surtout, certains ne l'utilisaient que pour se curer les dents. Combien les baguettes leur semblaient préférables ! Mais d'autres choses leur manquaient bien davantage encore : les petits chanteurs et les chanteuses minuscules qui, dans les agapes purement chinoises, après leur avoir rafraîchi les oreilles de leurs voix suraiguës, accompagnées par les violons criards, les charment de leurs vives reparties et de leurs mignardises.

Ces plaisirs délicats faisant défaut, on se rabattit sur la conversation. On causa donc et on but comme boivent les Célestes qui

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

ont, contrairement à ce que l'on croit de ces buveurs de thé, une extraordinaire faculté d'absorption. Les propos étaient ^{p.159} élégants, précieux même, émaillés de citations littéraires et pleins de la plus exquise courtoisie. Mais si un Européen avait pu les entendre et les comprendre, il eût été fort surpris des crudités obscènes dont toutes ces fleurs de la plus fine rhétorique s'entremêlaient parfois. De même eût-il été choqué de voir un de ces interlocuteurs diserts tirer soudain à grands fracas, du fond de ses narines, un énorme crachat et en étoiler le parquet. Ce sont là bizarreries déconcertantes d'une civilisation qui cependant, sur certains points, est infiniment plus raffinée que la nôtre.

L'hôte, dont la physionomie, toute souriante, était empreinte de bonhomie, ne cessa durant le repas d'entourer le général du Houpé, placé à sa droite, de politesses flatteuses. Celui-ci, désarmé peu à peu de ses méfiances secrètes par tous ces ^{p.160} soins, répondait de son mieux, ils s'appelaient « frère aîné » et s'accablaient de tant d'attentions qu'on les eût dits animés réciproquement d'une irrésistible sympathie.

Avant que ce banquet eût pris fin, un orchestre fit tout d'un coup retentir l'hôtel de sa musique tapageuse, annonçant l'ouverture du bal hebdomadaire. Malgré la température excessive de l'été, ces réunions de danses continuaient en effet d'avoir lieu et obtenaient toujours le même succès auprès des clients du palace et de la petite colonie européenne, assez mêlée du reste, de la capitale. Ce goût persistant pour un exercice pénible par une telle canicule était probablement dû à la vogue du « tango » qui battait alors son ^{p.161} plein. On venait même, en chemin de fer, de Tientsin, pour y prendre part.

On dansait dans la grande salle à manger débarrassée de ses tables, brillamment éclairée et rafraîchie par le vol de nombreux ventilateurs électriques. L'assistance était naturellement composée des voyageurs, la plupart hommes d'affaires accourus à la curée de la Chine et des touristes, les uns et les autres habitant dans l'hôtel, mais il y avait aussi des officiers des gardes des légations, des professeurs étrangers de grandes écoles chinoises, des commerçants de comptoirs. De jeunes

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

attachés d'ambassade, pas fâchés sans doute de changer d'air, y venaient à la sortie de quelque dîner diplomatique. On y rencontrait même de rares Chinois, voire des Chinoises émancipées, curieux de nos plaisirs et qui ^{p.162} semblaient d'ailleurs fourvoyés, hors de leur milieu, dans une douteuse pretontaine. Enfin, un lot d'aventuriers et d'aventurières n'était pas le moindre ornement de ces assemblées étonnamment cosmopolites, dont tout l'attrait venait moins de la tenue, fort correcte, irréprochable, que des propos échangés sur certains danseurs. Assis en spectateur, auprès d'un résident renseigné et médisant, on pouvait vraiment passer là une soirée intéressante.

Cette grande femme, mince et brune, gainée dans une robe noire en harmonie avec sa beauté funèbre, qui glisse dans la valse, aux bras de ce fade blondin, plus jeune qu'elle, son amant, elle est, vous chuchote-t-on à l'oreille, devenue veuve dans des conditions dont on a beaucoup parlé. Et c'est une histoire d'une canaillerie féroce que l'on vous raconte, tandis que les héros, ^{p.163} tous deux Allemands, continuent de tourbillonner comme dans un insolent défi à tout ce qui se murmure.

Cette autre femme, toute menue, aussi fardée qu'une Orientale et qui dansait beaucoup avec tous ceux qui la priaient, je l'avais déjà vue, pensionnaire dans un palace de Shanghai. Elle était maintenant installée dans celui-ci. Toujours seule, très réservée, paraissant tout à fait inabordable en dehors de ces bals du samedi, c'est néanmoins une courtisane qui « fait » les grands hôtels de Hongkong jusqu'à Yokohama.

Dans l'orchestre chinois, dressé à notre musique par les soins et pour le plaisir de défunt Robert Hart, on était surpris de voir, seul Européen parmi les instrumentistes jaunes, un imposant quinquagénaire qui jouait du tambour. Le personnage ^{p.164} était singulier. De haute stature, avec une grosse tête à crinière noire argentée, il avait un visage émerillonné et frénétique. D'encolure brutale et de taille épaisse, la silhouette se complétait d'une culotte cycliste et de bas qui faisaient saillir de formidables mollets. Au total, une énorme caricature faunesque. Intrigué, on interrogeait et on apprenait que le musicien bénévole était un prince médiatisé

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

d'Allemagne, envoyé par le kaiser en exil au bout du monde pour on ne savait trop quelles scandaleuses sottises. Qu'avait-il pu bien faire, grands dieux ? Il ne semblait d'ailleurs guère souffrir, pour le moment, de la pénitence, tout à la joie de satisfaire à sa burlesque passion.

Encore un Allemand, cet homme trapu, au regard inquiétant, qui traverse la salle avec un prince de la famille impériale ^{p.165} détrônée, dont il va faire, au bar voisin, la partie de billard quotidienne. Ce familier, cet ami intime, ainsi qu'on le qualifiait, de l'altesse mandchoue est un matelot libéré de la marine de guerre germanique devenu l'un des plus notoires écumeurs de la Chine officielle. On prétendait que, durant les dernières années de l'empire, alors que le réformisme servait de prétexte à de folles dépenses et à une effrénée gabegie, cette précieuse amitié avait valu à l'ancien marin de merveilleuses affaires. Le jeune prince, qui avait accepté les événements avec une stupéfiante philosophie, était, pour si invraisemblable que la chose soit, très lié avec Yuan Chi Kai, le tombeur de sa famille et de sa race ; ses relations étant donc toujours bonnes à cultiver, les parties de billard n'avaient pas subi d'interruption.

^{p.166} Dans ce milieu de déracinés que l'éloignement, l'affranchissement du cadre originel, l'élargissement d'horizon, ont accoutumés à une sorte de bohémianisme violent, cet amoralisme tudesque, d'une crudité cynique et lourde, paraissait cependant monstrueux. On ne sait que trop, aujourd'hui, qu'il est la caractéristique la plus exacte de cette race brutale.

Tandis que l'on vous initiait ainsi à cette étrange humanité, les « tangos » et les « one step », entremêlés de valse, se succédaient, rythmés par l'orchestre chinois au tambour princier. Les couples tournoyaient et les danseurs passaient et repassaient, en virevoltant, Anglais, Américains, Russes, que l'on croyait avoir déjà vus, dans d'autres palaces, à Kioto, à Rome, à Constantinople ou au Caire, tellement pareils, dans tous les cas, que l'on ^{p.167} pouvait croire que c'étaient toujours les mêmes.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Bien avant que se terminât le bal, le banquet chinois prenait fin. Les uns après les autres, les invités s'inclinaient cérémonieusement devant l'amphitryon et se retiraient. Il ne resta bientôt plus avec celui-ci que le général du Houpé et son secrétaire, retenus par la faveur toute spéciale qui leur avait été marquée. Ils sortirent ensemble. En passant dans le hall, dont la double porte grande ouverte laissait voir les danseurs, ils s'arrêtèrent une minute, puis, se regardant, ils eurent un rire muet qui épanouit leurs faces lunaires et fit disparaître leurs yeux sous les paupières plissées. Ce regard d'hommes délicats, ennemis des jeux fatigants et d'une ^{p.168} agitation si inélégante, disait : « Quels drôles de gens que ces Européens ! Pourquoi se donnent-ils tant de mal sans y être contraints et par une telle chaleur ? Et quel manque de dignité, de tenue ! Ces barbares sont incompréhensibles. »

Dehors, le mandarin, pour ne pas se séparer de suite de ses convives préférés, les fit monter dans sa victoria. L'autre voiture suivant derrière, le général et son jeune compagnon la reprendraient à la porte Shienmen, pour retourner dans leur hôtellerie de la ville chinoise, cependant que leur hôte, qui les comblait vraiment d'amabilités, rentrerait à son yamen de la cité tartare.

Dans la rue toute droite des légations, absolument vide, jalonnée seulement par les factionnaires de garde devant les résidences des ministres étrangers, le « mafou » ^{p.169} lança son attelage au triple galop. Du firmament qu'éclairait maintenant un extraordinaire poudrolement d'étoiles, une pénétrante douceur descendait sur la terre. Le vent frais de la course caressait mollement le visage. Les trois nouveaux amis se taisaient, semblant goûter l'inexprimable langueur de cette nuit splendide.

À cette allure, on eut vite franchi les cinq cents mètres qui séparent le palace de la limite du quartier international. La barrière dépassée, l'équipage tourna à gauche, se dirigeant vers la monumentale porte à deux étages de toits cornus qui est proche et qui se dresse devant l'entrée des anciens palais impériaux.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Pour si bref qu'ait été le temps de ce parcours, l'imagination du nouveau conseiller militaire de la présidence avait déjà fait beaucoup de chemin. Il se voyait, par p.170 l'effet de cette puissante protection qu'il venait de s'acquérir, promis aux plus hauts rangs de la hiérarchie ; il serait maréchal, gouverneur de province, puis, qui sait, ministre.

Il en était là de cette brillante perspective d'honneurs, lorsque, arrivés à l'endroit convenu, le cocher ayant arrêté ses chevaux, et une troupe hurlante ayant brusquement surgi de l'ombre, il fut saisi, ainsi que son secrétaire, brutalement tiré sur le sol et entraîné contre le mur d'enceinte, tandis que le mandarin à la douce figure, transformé soudain en une sorte de monstre assoiffé de carnage, commandait le massacre.

La sentinelle américaine, qui veille à cet endroit de la muraille tartare, en avant du secteur étranger, intriguée par le vacarme, se pencha sur le parapet et eut ainsi de p.171 haut, sous les yeux, à la lueur de la petite ampoule électrique de la porte Shienmen, un rapide et hideux spectacle. Pas de détonations, mais des éclairs de baïonnettes qui, frénétiquement, lardaient un être humain pantelant et roulé en boule sur le sol. À côté, un autre groupe s'acharnait sur l'adolescent qui avait fait un geste de défense et dont la tête, criblée de coups, tailladée, déchiquetée, n'était plus qu'une bouillie sanglante.

La besogne accomplie, les soldats laissèrent leurs victimes sur place, après les avoir dépouillées de leurs effets, bien qu'ils fussent déchirés et maculés affreusement. À l'aube, des coolies de corvée vinrent avec des pousse-pousse, chargèrent les cadavres nus et allèrent les enfouir dans un coin écarté.

Deux jours après, le Parlement, qui p.172 existait depuis trois mois, ayant protesté violemment contre ce double meurtre, le président calmait l'agitation en décernant au général qu'il avait fait exécuter de la sorte les honneurs posthumes dus aux héros tombés au champ d'honneur !

@

L'espion chinois

@

p.175 La mode fut, au dix-huitième siècle, après les *Lettres persanes* de Montesquieu, d'employer, pour critiquer les idées et les mœurs du temps, le subterfuge d'une correspondance entre étrangers et, de préférence, des exotiques. Il y eut ainsi des Lettres juives, des Lettres turques, des Lettres chinoises, les unes et les autres, comme leur célèbre modèle, fictives. On marqua même une prédilection, pour donner ce rôle d'observateur, ou plutôt d'espion, ainsi qu'on le disait alors, à des Chinois. Pour justifier ce choix, l'un de ces auteurs argue du « génie de réflexion » des hommes de cette race ¹. Les livres p.176 écrits par des Chinois qui, depuis cette époque, voyagèrent chez nous, n'autorisent guère une opinion si favorable. Les menues notes du général Tcheng Ki Tong, que l'on connaît surtout, sont très superficielles et les travaux plus prétentieux du grand lettré Kang Yu Wei, l'initiateur du modernisme en Chine, révèlent une incompréhension totale de la mentalité française. On peut en dire autant d'un autre lettré moins connu, Tong Ouen Hien, qui publiait, il y a une dizaine d'années, un ouvrage dont le titre : *La Chine supérieure à la France*, dit assez la tendance systématique et l'inaptitude complète à l'observation objective.

Si le Chinois n'a pas montré jusqu'ici les qualités de bon informateur, c'est-à-dire le jugement sûr, l'impartialité et la mesure, qu'on lui prêtait si bénévolement, p.177 certains côtés de son esprit strictement utilitaire, affranchi de tous nos « impératifs catégoriques », très souple et doué d'une grande puissance de dissimulation, le rendent par contre très propre aux missions de policier, d'espion, dans le sens de traîtrise que nous attachons maintenant à ce mot, et en font surtout l'agent à tout faire des plus criminelles machinations, pour peu qu'il soit bien rémunéré. Certes, l'immense majorité des Chinois sont de braves gens,

¹ *L'Espion chinois ou L'envoyé secret de la cour de Pékin*, 6 vol., 1765. Préface.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

laborieux, probes, vraiment sympathiques, mais ces caractéristiques de race sont telles qu'elles favorisent, pour peu que les circonstances s'y prêtent, l'éclosion de redoutables chenapans. C'était le cas depuis que la révolution avait bouleversé ce pays, en déchaînant, grâce à une virulente anarchie, les appétits, les rivalités et les haines.

p.178 La marque commune à tous ces irréguliers est une plasticité protéiforme extraordinaire qui leur permet toutes les transformations, non pas à l'aide de maquillages ou camouflages, mais par une réelle adaptation au personnage chaque fois nouveau.

J'ai connu un des exemplaires les plus curieux de ce « frégolisme » céleste. Comme il avait couru le monde, il sut tirer parti de sa parfaite connaissance de l'anglais pour se faire choisir, il y a quelques années, bien qu'il n'eût aucune des connaissances requises pour tenir cet emploi, parmi les plénipotentiaires chinois qui prirent part à une grande conférence internationale, en Europe. Il disparut ensuite quelque temps pour reparaître en p.179 qualité de colonel à l'état-major de l'armée impériale qui reprit Hankéou aux révolutionnaires, au début du soulèvement. C'est même lui qui eut l'idée d'incendier l'immense ville pour en chasser les rebelles, et il en était si fier qu'il le racontait volontiers. Il servit, après la chute de l'empire, on ne sait exactement à quel titre auprès de Yuan Chi Kaï. Quand je fis sa rencontre, il était commerçant et possédait une boutique à Tientsin. On l'appelait toujours colonel, colonel à transformation vraiment, et on ne savait pas ce que cachait sa nouvelle profession, au moins inattendue. Il paraissait avoir une quarantaine d'années et il était si maigre qu'on pouvait le croire opiomane et peut-être l'était-il. Il avait une certaine habitude des habits européens, mais le costume chinois devait évidemment convenir davantage à sa p.180 silhouette fantomatique et à son visage émacié. Avec cela très bavard, du moins en apparence, sans la réserve habituelle à ses semblables, racontant des choses qu'on était très surpris d'entendre dans sa bouche, tout ce verbiage calculé sans doute et devant concorder avec son plan du moment. Un drôle de bonhomme

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

en somme, fort mystérieux et pittoresque, mais qu'il ne faut tout de même pas confondre avec les sinistres agents d'exécution qu'ont révélés, ces dernières années, certains crimes politiques.

Shanghai, avec les énormes concessions internationales où se réfugient les personnages que la politique a mis en situation dangereuse, où viennent se perdre aussi, dans le grouillement céleste qui vit sous nos p.181 lois, tous les aventuriers, Shanghai, ville d'argent et de plaisirs, est le milieu idéal, véritable bouillon de culture, pour tous les hommes de cette dernière espèce, toujours à l'affût des coups à faire. La révolution ne fournit d'ailleurs que trop d'occasions de s'employer à tout ce monde interlope. Il y eut, nous l'avons déjà dit, des enlèvements, des chantages, des meurtres, tous commis par de soi-disant révolutionnaires, et bien entendu dans l'intérêt de la République.

Un soir que je me trouvais dans une rue chinoise de la concession internationale, au coin de Canton road et de Shantung road, un de ces individus fut tué à coups de revolver, sous mes yeux, alors qu'il passait en pousse-pousse. Après un affolement indescriptible, les uns fuyant, les autres accourant en curieux, les sikhs p.182 purent emporter le cadavre à la plus prochaine « police-station ». C'était un Chinois vêtu à l'européenne, mais, quand on le déshabilla, on s'aperçut que, sous cette défroque occidentale, il portait au complet le vêtement national. Le meurtrier demeura du reste inconnu, mais l'enquête révéla que le défunt était un agent de coterie politique qui avait été exécuté par les soins d'une coterie adverse. Et quelles coteries où les haines personnelles et les intérêts ténébreux des sociétés secrètes tiennent toute la place, à l'exclusion des principes !

L'assassinat de deux chefs révolutionnaires et l'instruction judiciaire des autorités européennes des concessions, sur le territoire desquelles ces crimes furent commis, ont jeté une lueur sur les dessous de cette bohème politique. La plus récente p.183 de ces affaires, dont les débats se sont déroulés devant le tribunal de la concession française, a été particulièrement instructive. Il résulta des interrogatoires, en dépit de l'extrême confusion produite par les réponses de gaillards habiles à

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

celer le vrai, que la victime, Cheng Ki Mei, l'ancien tyran de Shanghai au début de la révolution, fut tué à l'instigation des autorités militaires de Nankin, par des sicaires qui presque tous, exécutants et complices, étaient pourtant connus comme ses amis politiques. En outre, tout le complot fut mené par une compagnie minière fictive, sans mine par conséquent, et qui réussit, grâce à cet appât, à attirer, dans le piège, le méfiant mais trop avide agitateur.

L'autre meurtre est plus ancien, il eut lieu au début de 1913. Il fut plus ^{p.184} déplorable aussi, en ce sens que l'homme sacrifié, Sun Kiao Jen, était, de l'avis de tous, un des plus sûrs espoirs du nouveau régime. Le mystère qui entourait sa fin ne fut pas éclairci, les divers partis s'étant renvoyé l'accusation d'assassinat. Et le plus curieux, c'est que l'incertitude persista malgré qu'on eût découvert les meurtriers. Si on ne parvient pas, pour l'histoire, à démêler les véritables instigateurs de ce drame, les enquêtes auront du moins fait connaître, parmi les assassins, un type admirablement représentatif de cette nouvelle espèce d'aventuriers chinois mise au jour par les derniers bouleversements.

Voici, d'après les journaux étrangers de Chine, quelle fut l'étonnante carrière de cet aventurier qui se nommait Yng Koei Shing.

Ancien chef de bande, ayant eu surtout affaire, à ce titre, avec des écumeurs de rivière, ce Yng s'était jeté dans la Révolution, pensant qu'il y avait là un bon filon à suivre. Il ne se trompait pas. Cheng Ki Mei, devenu le maître de Shanghai, lui confia la direction de la police secrète de cette ville. Il passa ensuite à Nankin où il remplit les fonctions de chef de la garde présidentielle, durant la courte présidence provisoire de Sun Yat Sen. Plus tard, compromis dans les nouvelles tentatives de révolution à Outchang, il échappa à la répression grâce à la protection du gouverneur du Kiangsou et peut-être au fait surtout qu'il était le chef de la société des « Tsing Hong Pan » dont l'action se faisait sentir dans cette région du Yangtsé.

Installé auprès de ce gouverneur, il prit en quelque sorte l'entreprise de la ^{p.186} dispersion des pirates dont il était le chef. Il élargit ses

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

affaires et il s'engagea, contre 250.000 taëls, à licencier les troupes du Tchékiang, ramassis de brigands qui terrorisaient cette province. Cette offre ayant paru trop coûteuse ne fut pas acceptée. Il obtint alors, du gouverneur du Kiangsou, moyennant 3.000 dollars par mois, la surveillance du Yangtsé.

On pense bien qu'un si rusé compère n'assassine pas lui-même. Il y a trop de risques à courir. Il touche la prime, puis il prépare le coup qu'il fait accomplir par un autre. Son instrument, dans cette affaire, fut un jeune illuminé de vingt ans qu'il avait attiré dans son ancienne société transformée en « Association républicaine du progrès ». Il n'eut pas de peine à le convaincre de la nécessité patriotique d'abattre, pour sauver la Chine, un ^{p.187} personnage qui voulait, lui affirmait-il, la vendre aux étrangers. Il ne lui donna même pas le nom de la victime à immoler, se contentant de la lui désigner du doigt, le soir du crime, dans le vestibule de la gare du chemin de fer de Nankin.

Le choix de ce néophyte était particulièrement ingénieux, parce qu'il lui donnait ce double avantage de ne pas le payer d'abord, ensuite de n'avoir ainsi, contre soi-même, aucune preuve de complicité.

Voilà certainement plusieurs catégories de Chinois dont nos sinophiles du dix-huitième siècle n'avaient pas la moindre idée.

@

Une terroriste à Pékin

@

p.191 Parmi les histoires les plus émouvantes que je notai sur mon carnet de route, celle qui me frappa le plus avait eu pour héroïne une jeune Chinoise morte à Pékin, pendant l'été de 1913, d'une manière tragique. L'Européen qui m'en fit le récit l'avait beaucoup connue. Il me donna son véritable nom. Je le modifierai, en l'appelant Mlle T'ien.

Le père de T'ien était l'un de ces mandarins d'esprit ouvert qui, en 1898, adhèrent à la campagne du réformiste Kang Yu Wei. Il s'attacha donc à donner à sa fille une éducation nouvelle, selon les idées occidentales, en opposition avec les règles anciennes qui maintenaient la femme dans une ignorance presque complète et p.192 surtout, matériellement, dans une sorte de servitude. Chose plus extraordinaire encore, il accepta plus tard, au renouveau du mouvement moderniste, qu'elle allât terminer ses études dans une école de filles, au Japon. À cette époque, le révolutionnaire Sun Yat Sen et ses disciples faisaient leur propagande parmi les étudiants chinois des universités japonaises. T'ien assista à quelques-uns des meetings ainsi tenus par ses compatriotes, et elle rentra en Chine, initiée et affiliée au « Kéming ».

La vieille impératrice douairière et son neveu, l'empereur névrosé Kouang Siu, avaient disparu depuis déjà deux ans dans une mort restée très énigmatique. Le souverain pouvoir, détenu par le lamentable régent, perdait de plus en plus de son prestige. La crise constitutionnelle agitait p.193 Pékin, et tandis que le désarroi s'emparait du monde officiel, le « libetarisme » et l'esprit de révolte grandissaient dans la jeunesse scolaire qui manifestait son excitation par des lettres écrites au sang. Ce fut le moment où, par suite de l'engouement pour la vie européenne, les progressistes se mirent à fréquenter le quartier des légations. La mode se répandit de venir banqueter dans un hôtel où l'on s'initiait à notre cuisine et à nos façons de manger. Des princes, qui

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

se piquaient de modernisme, y faisaient tous les jours leur partie de billard avec des aventuriers occidentaux. D'autres, plus audacieux, conduisaient eux-mêmes de rapides charrettes anglaises, ce qui était, plus qu'on ne peut croire, scandaleux et contraire à toutes les règles de la bonne tenue et de la dignité traditionnelles.

p.194 De jeunes personnes, au visage plat et au nez minuscule chaussé de grosses lunettes à branches d'or, parurent aux thés et aux tennis du monde diplomatique, masquant leur gaucherie et leur gêne de néophytes sous de plaisantes mines doctorales. Parmi elles, on en vit cependant qui stupéfiaient par la hardiesse de leurs allures, leurs regards sans timidité et leurs libres propos. Certaines devaient cet affranchissement à ce qu'à la suite de leurs parents elles avaient vécu en des ambassades lointaines. C'est du reste assez, d'une manière générale, le propre du Chinois de passer ainsi, sans transition, de l'excessive contrainte des rites à une sorte d'anarchisme effréné.

De toutes ces « Fleurs » — pour parler le poétique langage de Chine — émancipées ou aspirant à l'être, la plus curieuse, p.195 la plus étrange, fut certes notre héroïne. Partout où elle se montra, elle retint invinciblement l'attention. Il y avait, dans son visage ambré aux yeux obliques, audacieux et luisants, avec son lourd chignon d'ébène comme laqué, piqué d'agrafes d'or, et dans son vêtement de soie brochée, mi-chinois, mi-européen, longue veste nationale s'évasant sur une jupe trotteuse, le plus piquant mélange de grâce asiatique et de désinvolture américaine. Et la surprise surtout, dans ce pays où la mode et les pieds brisés font marcher les femmes avec une maladresse d'infirmités, c'étaient le balancement sportif de ses hanches vigoureuses et la vivacité de son pas d'habituée de la raquette.

Ainsi faite et campée, T'ien émut, on le comprend sans peine, le petit milieu des attachés de légations. Elle intrigua p.196 d'autant plus qu'on pressentait dans sa vie des choses très mystérieuses. Elle disparaissait souvent durant des semaines ; elle voyageait, elle allait, seule, à Tien-Tsin, à Shanghai, à Hankéou, à Canton. Beaucoup crurent

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

à une secrète vie galante. Certains chuchotaient qu'elle faisait de la politique, voire même de la police.

Son attitude, dès le début de la révolution de 1911, fixa les esprits à cet égard. Elle quitta aussitôt la capitale pour se rendre à Shanghai, qui était devenu le foyer de l'insurrection. Elle s'installa dans la concession internationale de ce grand port, alors le rendez-vous de tous les agitateurs chinois et d'aventuriers des deux hémisphères, venus offrir leurs services au leader de la révolution, Sun Yat Sen, arrivé lui-même d'Amérique avec un état-major yankee. Le rôle difficile d'agent de liaison ^{p.197} qu'elle assumait, depuis près de deux ans, entre les « Komingtangs » des ports à concession, la mit au premier plan de tout ce qui se passa, durant cette période, dans ce coin particulièrement effervescent de la Chine. On l'aperçut souvent passant en voiture élégante dans les allées de Bubling Well et se rendant aux réunions révolutionnaires. Elle suivit les troupes rebelles dans leur marche sur Nankin et elle entra dans cette ancienne capitale des Taïpings avec ceux qui, reprenant leur tâche, libéraient de nouveau le Sud. Elle revint ensuite à Shanghai, où elle demeura tant que durèrent les conférences laborieuses et les manœuvres subtiles par lesquelles les négociateurs chargés de rétablir la paix amenèrent la dynastie à abdiquer, avec la complicité de ceux-là mêmes qui avaient accepté la mission de la défendre. ^{p.198} La république proclamée, elle reprit la route de Pékin, chargée sans doute de surveiller, pour les révolutionnaires de Nankin, restés méfiants malgré le marché conclu, les agissements du président accepté par eux, leur adversaire de la veille, Yuan Chi Kai.

Dans la capitale, elle recommença sa vie antérieure. On la revit aux thés, aux tennis du quartier des légations, où elle retrouva d'autant mieux ses admirateurs que ce que l'on avait appris de sa terrible existence, trouble et périlleuse, avait encore accru d'une curiosité plus intense l'attraction qu'elle exerçait. On disait, entre autres choses, que pour faciliter ses missions politiques et sa sécurité, elle avait un amant, et un amant étranger, ^{p.199} dans chacun des trois ou quatre centres à

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

concessions internationales. On ne lui en connaissait pas à Pékin et chacun souhaitait de le devenir. On n'attendit d'ailleurs pas trop longtemps. Après l'attentat commis à l'aide de bombes, par des inconnus, sur la personne de Yuan, elle estima désormais périlleux le séjour dans la cité tartare où elle habitait, et voulant s'installer dans le quartier des Européens, elle fit son choix.

L'élue fut un jeune secrétaire de légation d'une petite puissance, qui, très épris, et certainement aussi dans un sentiment de pitié qui décuplait son attachement, n'hésita pas à l'abriter en secret dans le pavillon où il logeait lui-même. Elle se montra dès lors beaucoup moins, disparaissant même tout à fait des maisons où elle allait naguère. On la rencontrait seulement ^{p.200} parfois, avec son amant, sur la muraille tartare, à l'heure crépusculaire où se forme, sur l'immense capitale, une fine brume au travers de laquelle les lourdes portes à triple étage prennent un aspect fantastique. Ceux qui l'aperçurent ainsi la trouvèrent plus belle et plus étrange que jamais. Ses longs yeux filtraient, entre les paupières rapprochées, un regard encore plus brillant, sa marche était encore plus souple et plus vive.

Pour se cacher davantage, le couple sortit souvent de Pékin et excursionna dans les montagnes du Nord, où d'antiques pagodes font des retraites d'une douceur pénétrante, à l'ombre des pins et des cèdres, devant un admirable horizon. Mais cela même devint impossible. Des policiers chinois qui, malgré les droits formels d'exterritorialité, les épiaient jusque dans ^{p.201} le quartier diplomatique, les suivaient aussi dans ces pérégrinations.

Afin d'échapper à cette poursuite obsédante, le jeune diplomate demanda un congé et emmena sa dangereuse maîtresse au Japon. Ils parcoururent dans tous les sens les îles merveilleuses. Ils visitèrent tour à tour Nagasaki, la mer intérieure, Osaka, Kioto, la ville sacrée, Nikko et ses temples, Tokio et Yokohama. Partout, ils virent, rôdant autour d'eux, un être bizarre au visage immobile et fermé dont ils ne rencontrèrent jamais le regard, fantomatique détective chinois qui ne perdit pas un seul instant leur trace.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Le congé touchant à sa fin, il fallut revenir. Quand ils rentrèrent en Chine, au printemps de 1913, les milieux révolutionnaires de Shanghai et Nankin s'agitaient de nouveau, préparaient une nouvelle ^{p.202} rébellion, cette fois, contre Yuan Chi Kai, qui tournait de plus en plus au dictateur. À Pékin, T'ien, enfermée dans la légation étrangère, ne sortit presque plus, mais des jeunes Chinois d'allure inquiétante et chargés de mystérieux paquets vinrent la voir à diverses reprises. Son ami, que torturaient de sombres pressentiments, songeait à demander un autre poste où il l'aurait emmenée, lorsque la catastrophe redoutée s'abattit sur eux. Les autorités indigènes firent connaître en effet au ministre intéressé la présence d'une terroriste dans l'enceinte de sa résidence, et la perquisition que l'on fit aussitôt révéla non seulement la présence de T'ien dans le pavillon du secrétaire, mais encore d'une douzaine de bombes explosives qu'elle y avait cachées.

On refusa de livrer la coupable, mais ^{p.203} celle-ci dut quitter sur-le-champ son refuge pour s'installer à l'hôtel. Quant à l'imprudent attaché, on l'expédia d'urgence, dans un emploi de son grade, à l'autre bout du monde. Ses amis, parmi lesquels se trouvait celui qui m'a raconté cette histoire, n'abandonnèrent pas celle qu'il avait été contraint de laisser ainsi. Un jour, malgré leurs objurgations, elle voulut partir pour Hankéou, où elle prétendait avoir affaire, et elle dut, pour cela, sortir du settlement étranger. Ils l'accompagnèrent à la gare, pensant la protéger par leur présence ; mais au moment où elle allait monter dans un wagon, plusieurs sbires glapissants se précipitèrent sur elle et l'entraînèrent. Elle était arrêtée. Ils ne la revirent plus ; ils surent seulement plus tard, par des amis chinois qui le leur rapportèrent, le sort qui lui avait été réservé.

^{p.204} Après de courtes formalités judiciaires, entremêlées à la mode céleste, surtout pour de pareils crimes, de tortures variées, T'ien fut condamnée à mort. Un matin de juillet, de fort bonne heure, un groupe de policiers, de soldats et de bourreaux, l'emmenèrent au pied de l'impressionnante muraille tartare, loin du quartier des légations, au-delà de la porte Tchongchimen. La fraîcheur de l'aube avait dissipé

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

l'effroyable odeur de pourriture qui monte de la ville chinoise durant les nuits d'été ; une lumière verdâtre, à peine rosée, très pure, inconnue dans nos contrées occidentales, emplissait le ciel d'Extrême-Asie. Une grande paix planait sur les choses, à peine troublée par le gong lointain de quelque colporteur matinal. Tout semblait s'unir pour rendre plus effroyable ce qui allait se passer.

p.205 On abattit d'abord la condamnée à coups de fusil. Ce mode d'exécution, tout récent, ne datant que de la Révolution, était considéré comme une manifestation de modernisme. Mais ce n'était là que le commencement de la peine. La mort seule paraissant insuffisante, il s'agissait de châtier, en outre, l'esprit. Dans ce but, après avoir arraché les vêtements, les bourreaux, armés de coutelas et stimulés par les brocards obscènes des satellites, s'acharnèrent avec application à découper en dix morceaux le merveilleux corps de T'ien, dont les membres à la précieuse patine dorée, teinte de pourpre, jonchèrent bientôt le sol comme autant de fragments impeccables d'une statue mutilée.

@

Rébellion d'été

@

p.209 La première insurrection sérieuse contre Yuan Chi Kaï, que sa trahison à l'égard du souverain mandchou avait fait accepter, par les révolutionnaires, comme président de la République, éclata au mois de juin 1913. Les instigateurs de la rébellion, Sun Yat Sen et Ouang Ching, qui avaient pourtant pactisé avec leur ancien adversaire au point d'être allés le voir quelques mois auparavant à Pékin, donnèrent pour raisons de cette attitude nouvelle la signature, malgré l'opposition du Parlement, de l'emprunt aux banques étrangères et le meurtre de Sun Kiao Jen dont ils rendaient le puissant homme d'État responsable. Le mouvement ne se limita cependant pas à ces éléments et à ces mobiles purement p.210 républicains, il fut en réalité le résultat d'une coalition de tous les ennemis du président ligüés dès lors pour s'opposer à sa dictature et barrer la route à sa surprenante fortune. Il y avait, parmi les conjurés, à côté des chefs révolutionnaires, des vice-rois et ministres de l'empire, comme Tsen Tchoen Hien, ancien rival de Yuan Chi Kaï auprès de l'impératrice douairière, et un membre même de la famille impériale déchue, le prince Kong.

Les choses ne se passèrent d'ailleurs pas comme en 1911. Sa situation et non plus celle de la dynastie des Tsing étant cette fois en jeu, Yuan employa la manière forte. Il dépêcha dans la région centrale, par les deux voies ferrées qui la relient à Pékin, de nombreuses troupes qui eurent bientôt fait d'écraser l'insurrection, dont p.211 les chefs, Sun Yat Sen et Ouang Ching, se réfugièrent au Japon, tandis que Tsen Tchoen Hien prenait la route des détroits malais.

Dans le Sud, les « Jeunes Chinois » qui gouvernaient Canton ayant adhéré au soulèvement, le Président envoya contre eux le chef Long Si Kouang. Celui-ci, à la tête d'une petite armée personnelle, était déjà descendu du Kouangsi dans la capitale méridionale, au moment de la Révolution, pour en prendre sa part, mais, mécontent des dirigeants

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

nouveaux, il avait regagné sa province. Il n'eut donc aucune peine à s'entendre avec Yuan Chi Kaï et il accepta d'autant mieux de marcher contre la grande cité rebelle qu'elle était, pour lui, une proie très désirable. Il se mit en route à la fin de juillet et redescendit le cours du Sikiang avec cinq à six mille « braves » à sa solde.

p.212 Dès que l'approche de Long fut signalée, les vingt-cinq mille hommes de la garnison qui devaient défendre la ville préférèrent, pour plus de sûreté, la piller avant que n'arrivassent leurs compétiteurs. Le pillage des boutiques dura trois jours, il était consommé lorsque Long Si Kouang parut dans la rivière des Perles. Ses soldats, appuyés par le feu des canonnières et des jonques de guerre, débarquèrent aussitôt. Un combat eut lieu sur le nouveau quai et dans les rues avoisinantes, puis, selon la coutume, les défenseurs demandèrent à parlementer. Les négociations aboutirent rapidement. Les troupes cantonnaises, bien que cinq fois plus nombreuses que les assaillants, capitulèrent et rendaient leurs armes à la condition qu'on leur laissât leur butin. La clause ayant été acceptée, ces guerriers pratiques se retirèrent, suivis p.213 chacun de trois à quatre coolies qui leur étaient nécessaires pour emporter leur bien si singulièrement acquis.

Le chef du gouvernement, Tcheng Kiong Ming, n'avait pas attendu la bataille pour s'enfuir. À l'imitation du vice-roi, lors de la Révolution, il s'était réfugié sur la concession étrangère, en emportant un sérieux viatique pris sur la caisse provinciale. Une canonnière française l'avait ensuite transporté à Hongkong. Et c'est ainsi que Long Si Kouang devint le maître incontesté de la métropole du Sud.

Je venais de me remettre en route pour une nouvelle mission en Chine lorsque survinrent ces événements. Un court arrêt que je dus faire au Tonkin me fit arriver à Canton le surlendemain de cette prise de p.214 possession par le lieutenant de Yuan Chi Kaï. Deux jours s'étaient à peine écoulés depuis cette alerte qui avait derechef fait passer un vent de panique sur la grande ville ; les magasins avaient été pillés, on s'était battu, les balles sifflant de toutes parts, et pourtant la

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

vie reprenait déjà. De la rivière, au milieu de laquelle je m'éveillai, au petit jour, sur le bateau de Hongkong, s'élevait la rumeur coutumière. Le mouvement prodigieux de ce port fluvial sillonné d'une multitude de sampans et de grosses jonques pleines à couler de fuyards qui revenaient, semblait n'avoir pas subi d'interruption.

Descendu à terre, mon premier soin fut, après m'être installé dans la concession de Shameen, de parcourir la cité chinoise pour me rendre compte de l'état dans lequel l'avaient laissée ces péripéties ^{p.215} violentes. J'usai du seul moyen de locomotion possible, une chaise à porteurs, et je m'enfonçai dans le labyrinthe de couloirs étroits et dallés au-dessus desquels les innombrables tablettes laquées à caractères mandarins font un si original pavoisement. L'animation était moindre que d'habitude, plus de cent mille Chinois s'étant réfugiés, comme ils l'avaient déjà fait pendant la Révolution, à Hongkong et à Macao. Beaucoup de comptoirs étaient fermés, surtout dans Tak Sing Kai, riche quartier commerçant situé derrière la mission française et où le pillage avait été particulièrement intense. En bien des endroits, les balles avaient éraflé les murailles et les passants, voyant que je regardais ces traces, me les montraient du doigt avec empressement.

Dans That Sat Po, quartier le plus ^{p.216} proche des concessions étrangères de Shameen, et d'ordinaire le plus grouillant, je retrouvai les aspects de toujours, mais accentués encore par la lourdeur écrasante de l'été asiatique. Mes coolies, ruisselants de sueur, poussaient sans arrêt des glapissements pour se faire un passage dans l'encombrement des portefaix criards courbés sous le balancier de bambou. Au seuil des magasins et dans les boutiques dorées, où régnait un recueillement de chapelle, une humanité nonchalante, méditative à la fois et animale, torsos, cuisses et ventres nus, rêvassait en agitant paresseusement l'éventail. Vision vraiment étonnante d'une épuisante Chine d'août que tous ces êtres aux faces aiguës et placides d'ascètes jouisseurs, étalant avec complaisance des nombrils de poussahs !

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

On discernait pourtant de la stupeur ^{p.217} dans la tranquillité apparente de cette population sur laquelle, depuis deux ans, tant de malheurs s'étaient abattus. Après la Révolution, les nouveaux dirigeants avaient pris toutes sortes de mesures tyranniques, heurtant ses traditions et gênant ses habitudes, sans lui donner la compensation d'un régime plus intelligent et plus honnête. Les jeunes gens, imposant leurs idées impies, avaient abattu les autels de quartiers et jeté à la rivière les dieux protecteurs. On avait interdit le culte des pagodes et tout le commerce qu'il alimentait. Sous peine des sanctions les plus graves et même de la mort, les marchands étaient obligés d'accepter, des soldats, en paiement, des billets dépréciés et presque sans valeur. Une nouvelle réglementation de l'opium, qui se proposait d'en éteindre l'usage, pleine ^{p.218} d'inconséquence et d'arbitraire, avait surtout facilité les pratiques d'une police vénale et corrompue. Tandis par exemple que la vente en gros en était permise, la détention d'une quantité minime entraînait un sévère châtement. La pénalité était d'ailleurs en toutes matières excessive, capricieuse et sans aucun rapport avec l'importance des délits. On avait fusillé d'une façon sommaire de nombreuses personnes pour de ridicules motifs. Le « squeeze » des fonctionnaires, bien loin d'avoir disparu, s'était aggravé au point qu'après une année de fonctions un chef de la police avait pu acheter, à Hongkong, pour un million de francs d'immeubles. Enfin, une atmosphère d'insécurité et d'incertitude du lendemain, jointe à un développement extraordinaire de la piraterie dans toute la région, avait paralysé ^{p.219} le commerce et amené une crise financière sans précédent.

Tout cela constituait la meilleure leçon pour les Cantonnais autrefois si friands de révolutionnarisme. L'expérience qu'ils venaient de faire du personnel installé par la Révolution et de tout le désordre provoqué par lui les éclairait suffisamment sur leurs véritables intérêts politiques. Aussi avaient-ils vu, me dit-on, d'un très mauvais œil la déclaration d'indépendance et la rébellion dernière dont le succès aurait perpétué l'anarchie. Malgré leur hostilité pour toute domination étrangère à leur province, il est certain que le triomphe de Yuan Chi Kai et l'arrivée de

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Long Si Kouang, leur nouveau maître, ne leur déplaisaient pas. On peut ainsi juger de l'erreur commise par Tcheng Kiong Ming qui comptait sur l'approbation de ses administrés en ^{p.220} adhérant au soulèvement de Sun Yat Sen et en mettant à prix la tête de celui qui devait si honteusement le mettre en fuite.

Le lendemain, à la fin d'une journée de chaleur infernale, où pas une feuille des beaux arbres du quai de Shameen ne bougeait, je fis, invité par un aimable compatriote, haut fonctionnaire des douanes chinoises, dans l'intention de voir la flottille de Long Si Kouang, mais surtout pour chercher un peu de fraîcheur, une promenade en steamlunch. Nous descendîmes au fil de l'eau, en passant entre Canton et l'énorme faubourg de Honan.

Nous laissâmes bientôt sur notre gauche les canonnières fluviales et les archaïques jonques de guerre qui avaient apporté Long et sa petite armée. L'interminable ^{p.221} quai de la cité indigène, devant lequel cette escadrille était rangée, apparaissait désert. Les nombreux sampans et bateaux de fleurs, qui y sont d'ordinaire amarrés dans l'attente de la clientèle nocturne, avaient pris le large pour aller se mettre à l'abri au long de la berge opposée.

En revenant, nous avons devant nous le coucher du soleil qui descendait dans l'axe même du courant et j'ai compris alors pourquoi les Cantonais appelaient leur rivière, la rivière des Perles. Ainsi éclairées, en effet, les innombrables facettes de sa surface liquide, agitée par la marée descendante, semblaient une coulée de perles, de rubis et de roses. À l'horizon, le ciel était empli par une immense lueur de soufre et de feu sur laquelle se profilaient les énormes tours des monts-de-piété, les aériens miradors de bambou des veilleurs ^{p.222} d'incendie et la masse informe des mesures chinoises. Et, dans ce décor magnifique et sordide, une effroyable odeur de décomposition et d'ordures, portée par une brise chaude qui venait de se lever, emplissait nos narines. À cette heure du jour finissant, dans

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

l'étouffement de ce soir d'été, toute la puanteur de la grande cité, immondice ventrale du Sud, planait sur la rivière précieuse.

Très rapidement Canton avait repris son existence coutumière. Les commerçants, qui avaient fui la bourrasque, étant rentrés aussi vite que partis, toutes les boutiques étaient rouvertes comme si on ne les avait jamais pillées. Des mandarins, nommés par Yuan Chi Kai, remplacèrent les chefs révolutionnaires, que personne ne ^{p.223} regrettait. Long Si Kouang, arrivé comme « Pacificateur » (Then Fou Cheu), devenait « Toutou » de la province. Un général, Ouang Che Long, avait le titre de « Protecteur » (Hou Kiun Cheu) et on annonçait la venue prochaine d'un troisième haut fonctionnaire, l'amiral Li, bien connu des Cantonais, qui, lui, avait le titre admirable de « Consolateur » (Siuen Wei Cheu).

Les habitudes d'autrefois, celles que la Révolution avait fait disparaître, étaient reprises et pratiquées avec d'autant plus de zèle que, la superstition aidant, on attribuait tous les malheurs subis à leur longue inobservance. Je pus le constater un soir que je m'étais attardé dans la cité chinoise. La nuit approchant, on faisait brûler partout, dans les petites niches de la porte, à l'intérieur, devant ^{p.224} l'autel des ancêtres, au dehors, dans les interstices des dalles et dans les coins de mur, d'innombrables baguettes de santal, pour calmer et éloigner les esprits malins, cette heure crépusculaire étant considérée comme particulièrement maléfique. Dans un magasin où je m'arrêtai un moment, un gamin s'empressait, tel un enfant de chœur, d'allumer, autour de l'autel familial et dans les retraits sombres de la boutique, des faisceaux de petites bougies et de baguettes. Il est vrai que, malgré sa réputation d'être la ville la plus avancée de Chine, ces rites traditionnels avaient toujours été plus respectueusement suivis à Canton que partout ailleurs.

Quand je partis, après un arrêt d'une semaine, pour monter vers le Nord, plus rien ne subsistait qui eût pu indiquer ^{p.225} au voyageur les dures traverses par lesquelles était passée cette population depuis deux

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

ans et la dernière épreuve même, si proche, qu'elle avait dû subir. Une longue expérience des pires calamités fait qu'en ce pays, surtout dans cette pullulante capitale du Sud, les secousses de ce genre ne troublent pas longtemps le cours normal des choses. Le dédale inextricable de ses rues et sa rivière, toute bourdonnante d'allégresse et de bruit avec sa multitude de sampans et de jonques, avaient retrouvé leur prodigieux grouillement. Nul n'aurait pu croire que si peu de temps auparavant on y avait pillé, on s'y était battu et on y avait coupé de nombreuses têtes. Et c'est justement le perpétuel miracle de la Chine que cette force toujours neuve de l'instinct et ce constant triomphe de la vie ^{p.226} sur toutes les puissances de destruction et de mort.

À Shanghai, où la rébellion avait eu moins de succès encore qu'à Canton, je trouvai, dans les concessions, un mouvement extraordinaire. La population du Yangtsé et des villes détruites comme Hankéou, qui était venue s'y réfugier pendant la Révolution, tout à fait installée maintenant, avait porté le nombre d'habitants indigènes vivant sur les « settlements » étrangers à plus d'un million. Et ce surpeuplement donnait un étonnant caractère d'intensité à la vie de cette capitale du « business » et des plaisirs en Chine.

Les habitudes anciennes étaient, comme dans le Sud, partout reprises. Les affreux chapeaux et casquettes de voyage, dont les ^{p.227} révolutionnaires avaient fait, deux ans auparavant, une marque de civisme, ne se voyaient plus. La barrette nationale coiffait de nouveau toutes les têtes, le bouton de soie rouge qui la surmontait autrefois étant seulement remplacé par une gracieuse houppette noire. Beaucoup de nattes avaient échappé aux ciseaux des terroristes, car de nombreux Chinois arboraient cet appendice tressé selon la coquetterie la plus traditionnelle. La plupart de ceux qui en étaient privés laissaient repousser les cheveux, les portant épars sur les épaules jusqu'à ce qu'ils pussent être tressés à leur tour.

La population, délivrée de toute contrainte, s'abandonnait de nouveau à son irrésistible instinct jouisseur. Jamais la foule n'avait été plus grande,

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

le soir, dans le quartier de Foochow road où la fête ^{p.228} quotidienne et la liesse suburrane battaient leur plein. Les maisons de thé, les restaurants et les théâtres, surtout ceux qui donnaient des pièces du genre le plus ancien, regorgeaient de monde. Les chanteuses se rendant à leurs cachets du soir, en pousse-pousse ou en chaise, étaient innombrables et les groupes de petites hétaires esclaves fleuries et musquées, en faction à l'entrée des impasses, étaient plus compacts que jamais. Enfin, de tous côtés, montait l'odeur de l'opium. Les fumeries publiques n'avaient sans doute pas rouvert leurs portes, mais combien fallait-il que les fumeries clandestines se fussent multipliées pour que la saveur amère et douceâtre de la drogue saturât à ce point l'air.

Pourtant, malgré ce retour à la vie passée et ce déchaînement sensuel, on ^{p.229} sentait peser jusqu'au malaise une inquiétude due à la fermentation d'intrigues et de haines politiques qui s'était déjà manifestée par plusieurs assassinats dont on n'arrivait à démêler ni les vrais auteurs ni les mobiles. On avait l'impression d'une sorte de « mafia » aggravée de l'impénétrable secret qui entoure les associations occultes chinoises. Ainsi avait été tué peu auparavant l'ancien ministre Sun Kiao Jen dans des conditions si ténébreuses que, trois ans après, les partis adverses se renvoient la responsabilité de ce meurtre. Diverses exécutions sommaires du même ordre avaient eu lieu au revolver, en pleine rue de la concession internationale. Un Chinois malade, en traitement à l'hôpital de la concession française, avait même été frappé dans son lit, sans qu'on ait pu saisir l'assassin.

^{p.230} Tout cela réuni faisait, à ce grand port déjà si curieux par son mélange de toutes les races et de toutes les civilisations, une atmosphère de volupté, de mystère et de crime de l'intérêt le plus singulier.

Bien des points de la région centrale n'étaient pas restés aussi calmes que Shanghai durant cette rébellion. Les révolutionnaires, impuissants dans cette ville et battus sur la rive nord du Yangtsé qu'ils avaient témérairement franchi dans la direction de Tientsin, purent par contre se maintenir trois mois à Nankin dont Chang Chun — autre

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

condottiere allié, comme Long Si Kouang, de Yuan Chi Kai — s'empara, avec son armée personnelle, au moment où je me préparais à monter vers Hankéou par le fleuve.

p.231 Le Kiangsi et le Nganhoei s'étaient joints au mouvement, mais des divisions, envoyées du Nord par la ligne de Pékin, avaient facilement battu les séditeux de ces deux provinces. Cette rapide répression avait eu pour conséquence de faire rentrer dans l'ordre le Hounan sur le point de se soulever à son tour. Le Setchoen, si éprouvé par la première révolution, fut, cette fois, à peu près indemne de troubles. L'importante ville commerçante de Tchongking eut seule à souffrir. Le général qui y commandait avait entraîné ses troupes dans la révolte, mais plus pour se rendre indépendant du toutou de la province que dans un but politique. C'était une manifestation de la vieille rivalité qui existait depuis longtemps entre ce gros entrepôt commercial et la capitale, Tchengtou. Quoi qu'il en soit, les troupes p.232 loyalistes du Setchoen, auxquelles s'était joint un corps de Koeitchéou, avaient battu les rebelles et repris Tchongking. Mais voilà qu'on venait d'apprendre que soldats du Koeitchéou et soldats du Setchoen, se disputant cette belle proie, se battaient maintenant entre eux. Ainsi vont les choses en Chine.

Cette nouvelle guerre intérieure ne s'était du reste pas déroulée sans les complications habituelles. Selon l'usage, les sacs de dollars avaient fait encore plus de besogne que les coups de canon. On aurait pourtant tort de croire que tout s'est passé, comme on l'a dit faussement pour la Révolution, avec le minimum de sang versé et de dommages. Partout, les pratiques les plus barbares se sont exercées. De même que Canton avait été pillé par ses propres troupes, Nankin fut mis à p.233 sac par les soldats de Chang Chun. Je trouvai, en passant, le gros faubourg fluvial de cette cité complètement détruit. Là où quelques jours avant s'élevaient de beaux hôtels chinois, tout brillants de dorures, de nombreux magasins pavoisés de tablettes multicolores et où vivait la population active et bruyante d'un port, il ne restait plus que des pans de murs noircis par le feu.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Un peu partout, dans ces villes qu'enferment de sombres murailles crénelées, on avait coupé d'innombrables têtes. Un cas de cannibalisme effroyable venait même de se produire, près de Hankéou, à la première gare de la ligne de Pékin où se trouvait le quartier général d'une brigade de l'armée du Nord. Deux espions sudistes y ayant été pris, l'un d'eux, reconnu pour être un officier, avait été, ^{p.234} après son exécution, découpé et mangé, le général ayant promis deux dollars à chacun de ceux qui prendraient part à cet horrible festin.

L'impression que j'eus dès mon arrivée à Hankéou me fit promptement oublier cette Chine sinistre et barbare. L'immense métropole qui, une vingtaine de mois auparavant, ne présentait plus au regard, avec son amas impressionnant de ruines, qu'un cadavre de ville, était à présent en pleine résurrection. Le grouillement jaune emplissait de nouveau le labyrinthe de ses petites rues dallées dont les maisons se reconstruisaient chaque jour comme par enchantement. Et il y avait du reste aussi toujours les mêmes ordures et la même puanteur, le même fumier humain qui semble être, en vérité, un des éléments indispensables au pullulement des Célestes.

^{p.235} Cette profonde vitalité, déjà observée à Canton et ailleurs, s'imposait là encore à ma pensée. Une fois de plus, je voyais le peuple de Chine, l'innombrable peuple des petits marchands et des agriculteurs, opposer, aux pires calamités, son inlassable résignation et son admirable ténacité à vivre. Après la panique, au lendemain des massacres, des pillages et des incendies, il réédifie son toit, il rouvre sa minuscule boutique que préside l'autel des ancêtres, il se courbe de nouveau sur son champ et il a vite fait de combler, par son inépuisable force prolifique, les larges brèches de la mort. Les tares disparaissent devant cette vertu merveilleuse digne de nos plus sérieuses méditations.

@

Le policier téméraire

@

p.239 Les débuts de Chong Kee, dans la carrière mandarinale, n'avaient pas été heureux. Sous-préfet dans une petite ville du Kouangsi, il y avait vécu des années d'autant plus tristes qu'il s'estimait fait pour une vie magnifique et qu'il avait conscience de posséder les trésors d'astuce qui aident à la conquérir. Mais tout s'était ligué contre lui. La population, fort pauvre, ne se prêtait qu'à de très médiocres extorsions. Sa résidence était trop infime pour que l'on y fît construire de ces écoles modernes et de ces casernes à l'européenne qui valaient, à certains de ses collègues, un si magnifique « squeeze ». Établi en outre loin de toute rivière, il ne pouvait par conséquent lier partie avec p.240 quelque-une de ces bandes de pirates qui se livrent, avec la complicité de la police fluviale, au fructueux commerce du vol et de la vente des enfants sur le grand marché de Canton.

Pour comble de malchance, il avait eu, avec le « diable étranger », bonze du *Tien tchou tang* (mission catholique), au sujet d'un chrétien pressuré, une querelle qui lui avait coûté cher. Une plainte ayant été portée, il avait dû, pour éviter la révocation, offrir un beau cadeau au fonctionnaire chargé de l'enquête par le gouverneur. Il en avait été quitte avec un simple blâme et une invitation à s'améliorer. « Nous ne le punissons pas davantage, disait le texte officiel, en considération de son beau style. » Cela n'empêche qu'il fut ruiné et qu'il entrevit moins que jamais la possibilité de sortir de l'ornière.

p.241 Sa rancœur était d'autant plus amère que, pendant un séjour dans la grande capitale du Sud, il avait eu la vision de la vie délicieuse qu'un homme comme lui pourrait y mener. À partir de ce jour, être mandarin à Canton devint sa pensée unique, il en rêvait et il sentait en même temps son rêve irréalisable.

C'est dans ce lamentable état d'âme que le trouva la Révolution. Aux premières nouvelles, il eut comme un choc électrique, il comprit

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

qu'il y avait là une occasion inespérée, unique, dont il fallait à tout prix profiter. Lui qui, auparavant, faisait du zèle en recherchant les révolutionnaires, en accusant certains de ses moins misérables administrés d'être affiliés au « Ké-ming », afin de leur extorquer un peu d'argent, il se découvrit de suite d'ardentes convictions républicaines. Dès qu'il ^{p.242} connut les événements du Kouangtoug, la fuite du vice-roi et l'établissement d'un gouvernement nouveau, il n'hésita pas à partir pour la rivière des Perles. Aussi bien, il avait appris qu'un de ses parents, chef de société secrète et conseiller provincial, était devenu, tout d'un coup, un influent personnage et il espérait bien tirer quelque bénéfice de cette parenté.

Il fut servi à souhait et dans une mesure qui dépassait de beaucoup ses anciennes ambitions. Le corps mandarinal ayant fui en entier, il fallait trouver immédiatement tout un personnel de hauts fonctionnaires. Le journaliste de Hongkong, proclamé président, avait distribué les charges à ses confrères de presse et à des étudiants accourus en hâte de l'étranger. Grâce à l'appui de son cousin qu'il avait trouvé vice-président de la république ^{p.243} cantonnaise, Chong Kee, « sous-préfet dont l'empire n'avait pas voulu reconnaître les mérites, homme d'expérience », fut nommé chef de la police. Chef de la police et à Canton, jamais, dans ses plus extravagantes chimères, il n'avait entrevu une si merveilleuse chose !

La police, dans une ville de Chine de plus d'un million d'habitants, c'est un monde de possibilités, une mine inépuisable pour un cerveau tant soit peu ingénieux de mandarin. À cet égard, Chong Kee ne s'était pas trompé sur lui-même, il était remarquablement doué. Et d'abord, il avait un but clair, précis, il savait ce qu'il voulait : de l'argent, beaucoup d'argent, de manière à vivre la belle existence de ses rêves.

^{p.244} Il eut, dans les débuts de ce nouveau régime, avec la recherche des « traîtres » et des monarchistes de l'association adverse de Kang Yu Wei, un moyen merveilleux pour garnir rapidement son escarcelle vide. Il enquêtait, perquisitionnait, découvrait des papiers

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

compromettants là où il pouvait être utile d'en trouver ; il effrayait, arrêtait, puis relâchait contre des « preuves palpables » d'innocence ou impitoyablement déférait au tribunal et aux exécutions. Tous les riches commerçants reçurent sa terrifiante visite et durent ainsi se racheter. Dans les magasins clos par suite de fuite du propriétaire, il se rattrapait sur les marchandises.

Mais un pareil système ne pouvait avoir qu'un temps. Il fallait bien que la terreur cessât et que la vie reprît. Il ne fut pas déconcerté par ce retour aux conditions ^{p.245} normales, il eut même une idée excellente : il s'institua le protecteur du commerce qu'il venait de traiter si cruellement. Cette attitude nouvelle, également très profitable, avait même, sur l'autre, l'avantage de la durée. En ce temps où, dans certains quartiers, on pillait les boutiques en plein jour, cette protection était précieuse et nul n'hésita à s'y abonner quel qu'en fût le prix. Celui-ci, basé sur une connaissance très exacte de l'importance de la maison, ne souffrait pas de marchandage. En revanche, l'engagement qu'il comportait de la part de la police était scrupuleusement tenu. Il n'est d'ailleurs rien de tel qu'un chenapan bien rétribué pour réprimer impitoyablement le vol. À partir de ce moment, l'auteur du moindre larcin, pris sur le fait, fut puni de la mort immédiate. La sécurité succéda ainsi comme par ^{p.246} enchantement à la pire incertitude et aux risques quotidiens qui paralysaient complètement les affaires.

Par une méthode si bien comprise, Chong Kee édifia la plus jolie fortune, en même temps qu'il se faisait la réputation d'un chef de police hors pair.

Il ne négligeait pas, pour cela, d'autres moyens de s'enrichir davantage encore. Les règlements sévères sur l'opium, relâchés un instant par suite de la révolution, furent rétablis, par ses soins, dans toute leur rigueur. Ces restrictions produisaient, sur le prix de la drogue, une hausse assez forte pour qu'elle en rendît la contrebande particulièrement fructueuse. Il connut sans trop de peine ceux qui se livraient à ce précieux trafic, qu'après de savantes et secrètes négociations il feignit bien entendu d'ignorer. Il était d'ailleurs ^{p.247} lui-

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

même un fumeur émérite, mais cela n'eût pas suffi pour l'inciter à l'indulgence.

Il y avait aussi, sur la rivière, le commerce d'enfants, fait par les pirates, avec lesquels il n'eut pas grand mal à s'entendre. Comme de juste, il exerçait également un contrôle rémunérateur sur les innombrables sampans et bateaux de fleurs consacrés aux doux mystères. La fonction comportait encore bien d'autres occasions de bénéfice qu'il serait trop long d'énumérer et dont il ne laissait pas échapper une, les utilisant toutes avec une régularité et une maestria sans égales.

Après deux ans d'exercice, il était possesseur de capitaux importants et notamment d'immeubles à Hongkong qu'on évaluait à plus d'un million de francs.

On pense bien que, tout en remplissant brillamment les devoirs de sa charge, ^{p.248} Chong Kee n'avait pas manqué de mettre à exécution ses projets de grande vie. Le plus luxueux des bateaux-restaurants de la voluptueuse rivière des Perles lui était réservé. Il y passait presque toutes ses soirées, entouré de chanteuses au fin minois et de musiciens. Durant les nuits d'été, toutes fenêtres ouvertes, il faisait pousser au plein courant et laissait descendre au fil de l'eau son boudoir flottant d'où partaient des chants et des accords de violon qui s'entendaient de la rive.

Pour varier les plaisirs, il lui arrivait souvent de prendre un des bateaux à vapeur faisant le service du delta et d'aller à Macao, le Monte-Carlo d'Asie, jouer au « fantang ». D'autres fois, il se rendait à Hongkong où on le connaissait bien, non seulement dans les « buildings » démesurés de l'entrée de la rade, où la « fête » ^{p.249} chinoise se célèbre, mais encore dans les discrètes maisons américaines de la ville anglaise, sur les hauteurs de Pottinger street, où on le recevait bien qu'indigène, à cause de la tenue d'Europe qu'il revêtait en cette circonstance et surtout parce qu'il y faisait couler à flots le champagne.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

C'était donc, pour notre héros, le bonheur parfait, avec la satisfaction intime d'avoir bien rempli son programme, lorsque la fâcheuse idée du gouvernement cantonnais d'adhérer à la rébellion de 1913 vint gâter les choses. La débâcle ne se fit pas attendre. À la nouvelle de l'approche de Long Si Kouang, qui, à la tête d'une petite armée, venait soumettre la ville au nom de Yuan Chi Kaï, les dirigeants, gouverneur en tête, prirent incontinent la ^{p.250} fuite, comme l'avaient fait les mandarins impériaux, deux années auparavant.

Chong Kee eut un cruel moment d'incertitude. Fallait-il suivre cet exemple et désertier, lui aussi, la place, une si bonne place ? La pensée de tout ce qu'il avait accompli pour le rétablissement et le maintien de la tranquillité publique le rassura promptement. Il se sentait indispensable au commerce cantonnais. Et puis, après tout, pensait-il, il n'était pas un homme de parti, mais un bon fonctionnaire et un homme d'ordre. Il s'accommodait très bien de Yuan Chi Kaï et il ne doutait pas qu'il pût s'entendre avec Long Si Kouang. Il y a, pour cela, des moyens traditionnels, il les emploierait avec ce nouveau maître comme il l'avait fait avec ses prédécesseurs.

Tout cela certes était congrûment ^{p.251} raisonné, sauf qu'il avait négligé d'envisager l'hypothèse contraire, ne se rendant pas compte qu'il voyait ainsi la situation uniquement comme il désirait qu'elle fût. Grave imprudence assurément et incompréhensible chez un esprit si subtil et si pratique, à qui la conscience d'être un « nouveau riche » aurait dû, dans un tel bouleversement, donner la notion du danger.

La chance cependant continuant à le favoriser, ses prévisions optimistes se réalisèrent. Long Si Kouang accueillit à merveille ses offres de service et le confirma dans la charge qu'il remplissait si bien.

Chong Kee avait repris son existence antérieure et cela durait depuis deux mois environ, lorsque Long, définitivement nommé par Pékin au poste de « toutou » au Kouangtong, l'invita à un banquet ^{p.252} qu'il donnait dans son yamen. Il s'y rendit avec l'apparat que comportait sa fonction, sa chaise à quatre porteurs étant précédée et entourée de

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

nombreux satellites. Cordialement reçu par le maître, avec lequel ses rapports étaient les meilleurs et qui se trouvait du reste d'humeur charmante, il eut le plaisir de retrouver, autour de la table luxueusement servie, tous ses collègues, directeurs des divers offices du gouvernement.

L'aspect de forteresse de la résidence occupée par une troupe nombreuse, les factionnaires, placés à toutes les portes, même à celles des appartements et devant la salle à manger, ayant tous la main haute et le doigt sur la gâchette d'un pistolet Mauser, ne pouvaient l'impressionner, car leur hôte se faisait constamment garder de cette façon. Tout ce déploiement militaire ^{p.253} n'empêcha d'ailleurs pas le festin d'être des plus gais. Long, gros homme à forte encolure et dont la face aux yeux vifs et saillants, dénonçait aussi bien la forte complexion sensuelle que l'énergie brutale, s'abandonnait à son goût pour les saillies les plus épicées et les plus grasses. Ces jeux de mots, ces historiettes graveleuses d'un chef de bande n'avaient rien qui pût charmer les lettrés qui les écoutaient. Ceux-ci ne paraissaient pas moins en goûter toute la saveur. Chong Kee, plus que les autres encore, semblait s'amuser follement, aussi était-ce à lui que Long, flatté d'un tel succès, s'adressait surtout.

Vers la fin du repas, tout d'un coup, un silence inexplicable s'établit. Chong Kee crut voir le gras visage de son hôte, si jovial tout à l'heure, se rembrunir. Une gêne indéfinissable s'empara de lui et ^{p.254} devint très rapidement une angoisse d'autant plus intolérable qu'elle était sans raison. Il ne put y tenir davantage, il se leva en disant, à son voisin de table, qu'incommodé par la chaleur il sentait le besoin de sortir un instant.

Long, qui le suivait de l'œil et qui était redevenu souriant, d'un geste le pria d'attendre.

— J'ai, lui dit-il de l'air le plus gracieux, une communication intéressante à vous faire.

Et, ouvrant une large feuille de papier de riz à gros cachet rouge, il lut imperturbablement un pli officiel de Pékin qui condamnait à la peine de

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

mort le chef de la police de Canton pour ses innombrables abus de pouvoir et — ajoutait l'arrêt, par une formule traditionnelle mais qui semblait particulièrement ironique — pour son « inexcusable témérité ». Et Long termina par ces mots d'une urbanité exquise : p.255

— Nous sommes charmés d'avoir passé cette dernière soirée avec vous.

Chong Kee, qui avait failli d'abord s'évanouir sous ce rude coup, s'était ressaisi et protestait véhémentement de son innocence ; il invoquait les services rendus, il en appelait à la population cantonnaise. Cette plaidoirie menaçant d'être interminable, Long Si Kouang fit un signe aux factionnaires de la porte, qui s'avancèrent vivement et tirèrent sans désespérer toutes les balles de leurs Mauser.

Atteint à la tête et au cou, l'invité condamné à mort s'écroula de toute sa hauteur et il y eut bientôt sur le parquet une grande mare de sang, dans laquelle des pétales de roses, tombés de la table pendant la courte bagarre, flottaient comme de minuscules esquifs.

@

Le dictateur

@

p.259 Qu'était-ce au juste que cet homme qui voulut être empereur et s'inscrire, dans l'histoire du plus vieil empire du monde, comme le fondateur d'une dynastie ? Comment a-t-il pu atteindre ce faite d'où il n'est tombé que par une conséquence imprévue de l'immense guerre qui ébranle les peuples et abattra bien d'autres trônes ? Était-ce donc un César ou un Napoléon asiatique ? Non, mais simplement une sorte de « surmandarin » chinois. La prudence, la ruse, la dissimulation et l'implacable férocité de la caste, mises en œuvre avec un certain art, peuvent, il faut croire, remplacer le génie. Un rapide coup d'œil sur la surprenante carrière de Yuan Chi Kai donnera une idée de ce qu'on peut en p.260 effet accomplir avec une pareille méthode.

Né en 1859, dans la province du Honan, d'une famille mandarinale, Yuan reçut l'éducation de tous les Chinois de son rang. Son application à l'étude lui permit de se présenter au baccalauréat avant l'âge habituel. Il échoua du reste et avec l'esprit de décision qui le caractérisait déjà, il renonça aux examens et aux diplômes. Il se rendit chez un de ses oncles, taotai de la douane à Tientsin, qui le présenta au fameux Li Hong Chang, alors vice-roi du Petchili. Ce dernier lui conféra le titre de préfet en expectative d'emploi.

En 1884, s'étant rendu en Corée, auprès du commandant des troupes chinoises, Yuan obtint un commandement et entra ainsi dans le mandarinat militaire. La brillante conduite qu'il eut, paraît-il, au p.261 cours d'une insurrection à laquelle avaient pris part les Japonais, le mit tout à fait en évidence. Nommé par la suite résident du Céleste Empire à Séoul, il occupait ce poste important lorsque éclata, en 1894, la guerre entre la Chine et le Japon.

Rentré à Tientsin à cette époque, il reçut, du vice-roi de Petchili, la mission d'organiser les troupes du Nord. Il cumulait peu après, avec cet emploi, la charge de Grand juge de la province.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Telle était sa situation quand eut lieu, en 1898, la tentative des réformistes groupés autour de Kang Yu Wei. Ceux-ci, dans le but de relever la Chine, avaient fait adopter, par le jeune empereur Kouang Siu, tout un plan de réformes et, sentant que l'impératrice douairière, Tseu Hsi, serait un obstacle à cette transformation, ils avaient décidé de la faire ^{p.262} disparaître ainsi que son entourage conservateur. Ils s'ouvrirent de leurs projets à Yuan, dont le concours militaire leur était indispensable et qu'ils croyaient d'ailleurs acquis à leurs idées progressistes. Ce dernier adhéra d'abord à ce complot, mais comprenant sans doute le peu de consistance de cette équipée de jeunes gens, il n'hésita pas à aviser le vice-roi Yong Lou qui, lui-même, prévint l'impératrice. Les chefs du mouvement, sauf Kang Yu Wei et son disciple Liang Tsi Chao, qui purent s'enfuir, furent arrêtés dans la nuit et décapités. L'empereur fut replacé sous la plus dure tutelle et si étroitement soumis à l'autorité de sa terrible tante qu'il dut plus tard la suivre jusque dans la mort.

En 1899, comme récompense de son loyalisme et de son zèle, Yuan Chi Kaï fut ^{p.263} nommé gouverneur du Chantoung, où son premier soin fut de former une division de troupes exercées à l'européenne. En 1900, lorsque se produisit le grand mouvement xénophobe, son habileté et sa perspicacité furent remarquables. Non seulement il se tint à l'écart et refusa de faire participer ses soldats à l'attaque contre les étrangers, mais il chassa les Boxers de sa province, en sorte que lorsque les insurgés et la cour furent battus et que Li Hong Chang, après avoir traité avec les puissances, fut mort, il apparut comme le seul personnage auquel on pût confier la vice-royauté du Petchili que la disparition du célèbre homme d'État laissait vacante.

Il occupait cette haute fonction lorsque éclata la guerre russo-japonaise. Je lui fus présenté, à cette époque, au cours d'une grande réception qu'il donnait, ^{p.264} dans son yamen de Tientsin, à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur. C'était alors un homme d'apparence encore jeune, très robuste, lourde même, avec un visage qui frappait par une étonnante expression d'énergie brutale que l'âge devait par la

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

suite atténuer. Les résultats de la guerre de Mandchourie l'impressionnèrent vivement et il accentua, à partir de ce moment, la politique de réformes qu'il avait reprise à son compte, après l'avoir fait échouer en 1898.

En 1905 et 1906, en uniforme de général et en présence des officiers étrangers, il présidait aux premières grandes manœuvres de l'année moderne qui firent impression dans le monde. Un pareil succès devait porter ombrage. Il tomba en disgrâce. On lui enleva les nombreuses directions qui faisaient de lui la cheville ^{p.265} ouvrière de l'empire, mais on lui laissa sa vice-royauté. Huit mois après, à la suite d'intrigues savantes avec le prince Tsing, chef de la famille impériale, à qui il devait cependant sa défaveur, il était appelé à Pékin, au Grand conseil. Nommé en même temps président du Wai Wou Pou ¹, il était plus puissant que jamais.

À la fin de 1908, après la mort si mystérieuse des souverains, il retomba dans une disgrâce beaucoup plus profonde que la première. Le régent, soucieux, dit-on, de venger son frère défunt, l'empereur Kouang Siu, que Yuan avait trahi en 1898, le dépouilla de toutes ses charges et lui ordonna de se retirer dans son pays d'origine. On a même raconté que sa mort ^{p.266} avait été résolue et qu'il n'y échappa que sur l'intervention de hauts personnages et de diplomates étrangers.

Installé à Chang Te Fou, au milieu de la province du Honan, dans une belle propriété qu'il fit entourer de hautes murailles, il mena, avec de nombreux serviteurs et une garde personnelle solidement armée, la vie d'un gentilhomme campagnard frotté de littérature. Un journal chinois rapporta qu'il composait tous les jours des poésies, « en s'amusant dans son jardin plein de chrysanthèmes ». Un autre prétendit que, durant l'été, il s'habillait comme les cultivateurs et se rendait à ses champs pour labourer. Il arrosait aussi quotidiennement les plantes et les légumes de son jardin potager. Toutes choses d'ailleurs parfaitement conformes au rôle éminent de l'agriculture dans

¹ Ministère des Affaires étrangères, que l'on appelait Tsong Li Yamen avant 1900, et qui a pris le nom de Wai Kiao Pou après la révolution.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

les traditions ^{p.267} célestes. J'ai, moi-même, une photographie qu'il m'a offerte, lors d'une de mes visites, et dans laquelle il est représenté costumé en paysan et pêchant à la ligne, sur une barque, dans un bassin de son domaine.

C'est au sein de cette vie champêtre que vinrent le surprendre la Révolution et les appels désespérés de son ennemi mortel de la veille, le régent. Après s'être fait prier à plusieurs reprises et avoir exigé les pouvoirs les plus étendus, il se rendit à Pékin où il fit la sensationnelle entrée que j'ai déjà décrite.

À partir de ce moment, il joua une extraordinaire comédie dans laquelle, peut-on dire, l'homme de la trahison de 1898 se surpassa. Après avoir accepté la mission de défendre la dynastie et alors qu'il aurait pu, comme cela a été depuis ^{p.268} démontré, la sauver, il amena la famille impériale, par la plus savante manœuvre de démoralisation et en lui donnant la sensation de son irrémédiable faiblesse, à renoncer d'elle-même au trône.

Élu président de la République par les révolutionnaires en exécution des mystérieuses conventions passées avec eux, ceux-ci s'étant soulevés, un an plus tard, contre sa dictature, il les écrasait, puis, d'un seul coup, anéantissait, en supprimant le Parlement et toutes les organisations constitutionnelles, non seulement les conquêtes de la Révolution, mais encore tout ce que l'empire avait accordé durant les dernières années de son existence.

Poursuivant l'exécution de son plan machiavélique, il entamait ensuite, à Pékin et dans les provinces, la propagande qui devait faire de lui un nouveau « Fils du ^{p.269} Ciel ». Proclamé empereur à la fin de 1915, sous le nom de Hong Hsien, il se trouvait soudain en face d'une rébellion d'autant plus dangereuse qu'elle était secrètement appuyée par un puissant pays à la merci duquel la grande guerre européenne le laissait. Ses ennemis furent à son égard aussi implacables qu'il l'avait toujours été lui-même pour tout ce qui barrait sa route. Sa renonciation au trône et le rétablissement de la république ne les désarmèrent pas.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

La lutte continua et bientôt, abandonné de ses plus fidèles lieutenants, ayant à son tour la sensation de l'impuissance, comprenant qu'il avait perdu la partie, Yuan Chi Kai se suicida, se montrant du moins, par cette mort courageuse et digne, supérieur aux Mandchous dégénérés dont il avait usurpé la place.

p.270 Toutes les caractéristiques du personnage sont celles de la race, poussées à l'extrême. Ses palinodies et ses actes les plus blâmables ne relèvent pas du cynisme — le cynisme est inconnu des Chinois — mais d'un réalisme strict : il s'agit uniquement de réussir. Dans ces conditions, on comprend qu'il ne se soit pas senti plus gêné par la confiance mise en lui par le souverain qu'il ne l'a été plus tard par le serment fait à la Constitution.

Quand il était vice-roi du Petchili et déjà l'homme le plus en vue de l'empire, Yuan Chi Kai apportait, dans l'application des réformes dont il était pourtant l'initiateur, le même esprit d'opportunisme. Par exemple, au préfet de Paotingfou qui lui exposait les difficultés qu'il aurait à maintenir l'ordre avec la nouvelle pénalité supprimant la torture, il p.271 répondait à voix très basse, ainsi que le rapporta ce fonctionnaire à un ami étranger : « Eh bien, continuez d'agir comme vous le faisiez auparavant ! »

Son système de gouvernement se souciait évidemment beaucoup moins de la loi et des principes que des résultats, et il en obtenait par des procédés très ingénieux. Il avait notamment trouvé le moyen de se débarrasser à la fois des fonctionnaires en expectative d'emploi, nombreux et très remuants dans toutes les capitales provinciales, et des rapports d'accusation si fréquents contre les mandarins en place. Lorsqu'un de ces rapports lui parvenait, il choisissait un enquêteur parmi les aspirants bureaucrates et il l'envoyait vérifier l'exactitude de l'accusation. Naturellement, le résultat de l'investigation était toujours favorable à l'accusé qui, bien p.272 entendu, avait versé à l'enquêteur une respectable somme. Yuan donnait, de cette manière originale et dépourvue d'illusions, des moyens d'existence à la multitude de

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

bacheliers et de licenciés faméliques et les détournait par la même occasion d'aller grossir le parti révolutionnaire.

Cette tendance à arranger les choses, à éviter les solutions catégoriques, dont il a donné tant de preuves, ne l'empêchait pas d'être parfois extrêmement cruel et de faire fort peu de cas de la vie humaine. À l'époque où je le vis, la première fois, à Tientsin, on disait que, peu de temps auparavant, ayant découvert qu'une de ses concubines le trompait, il avait fait trancher la tête de l'amant et l'avait envoyée à cette femme avec des feuilles d'or pour s'empoisonner.

J'ai déjà raconté comment il fit ^{p.273} massacrer, à l'issue d'un banquet offert par ses soins, un général du Houpé qu'il avait attiré dans la capitale avec la promesse d'une charge importante. J'ai décrit l'horrible fin d'une jeune femme révolutionnaire mise à mort par ses ordres. Les exécutions de ce genre, tant au cours de sa vice-royauté, sous l'empire, que de sa dictature, pendant la République, furent innombrables. En certaines circonstances, il fit couler le sang à flots.

Il est superflu de parler de sa fourberie. Elle éclate dans toutes les péripéties de sa vie politique. Pourtant, cet être de fausseté usait, par instants, d'une déconcertante franchise. Ainsi, il disait, à un diplomate étranger, au début de la Révolution, peu après son acceptation du pouvoir, ces mots qui prirent plus tard toute leur signification :

— On ne peut, n'est-ce pas, ^{p.274} supprimer la Constitution en quinze jours !

À un de ses confidents chinois, il dira encore en goguenardant, alors que les chefs révolutionnaires, dont il avait autrefois mis les têtes à prix, sont en route pour venir, sur son invitation, le voir à Pékin :

— Nous allons donc recevoir la visite de messieurs Sun Yat Sen et Ouang Ching. Eh bien, puisqu'il le faut, jouons la comédie !

En fait de comédie, l'une des plus savoureuses qu'il ait données fut celle qui précéda son élection définitive à la présidence de la République. Alors qu'il faisait tout le nécessaire pour triompher, disposé d'ailleurs, dans ce but, à user, s'il le fallait, de contrainte, il déclarait

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

que la fonction était au-dessus de ses capacités et de ses forces. Il adressait même, à un ami d'Europe, une lettre qui fut reproduite par la presse du monde entier et dans laquelle ^{p.275} il écrivait que, fatigué et désireux du plus grand repos, il se proposait d'acheter un cottage en Angleterre pour aller y terminer ses jours.

Chose curieuse, c'est à peu près le langage que Plutarque met dans la bouche de Pompée lorsque celui-ci apprend que le pouvoir dictatorial, qu'il avait âprement voulu et qu'avait exercé Sylla, vient de lui être décerné. « Mes travaux ne finiront donc pas ! se serait écrié l'ambitieux général romain. Ne pourrai-je jamais mener à la campagne, avec ma femme, une vie douce et paisible ! » Tacite prête aussi une attitude semblable à Tibère qui, après la mort d'Auguste, se fit longtemps prier par le Sénat avant d'accepter l'empire qu'il convoitait cependant avec une ardeur ombrageuse.

Cette similitude de politique personnelle ^{p.276} n'est pas fortuite, car il est certain qu'il existe, à bien des points de vue, de grandes analogies entre la mentalité des Célestes et celle des Anciens, comme si quelque chose de l'âme du paganisme occidental, aboli par le christianisme, subsistait dans le paganisme chinois. Quels mandarins, par exemple, que des hommes comme Salluste et Sénèque dont la conduite privée fut tellement différente des beaux principes étalés dans leurs écrits ! Et quel étonnant stoïcien, digne de la cour d'un César, ce gouverneur du Nganhoei qui, après toute une existence de concussion et de méfaits sans nombre, frappé à mort, il y a quelques années, par un révolutionnaire, eut le courage, alors qu'il ne lui restait plus que peu d'instant à vivre, de dicter, pour la fameuse impératrice Tseu Hsi, une lettre d'une pureté de style et ^{p.277} d'une hauteur de pensées absolument admirables !

C'est à la lueur de cette psychologie païenne qu'il faut regarder, pour bien la comprendre, la vie de Yuan Chi Kai, sans oublier, pour ne pas être injuste, qu'il fut, avant de vouloir la dominer, un des grands serviteurs de la Chine, le meilleur à coup sûr, depuis Li Hong Chang, de

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

ses hommes d'État, celui qui, par ses talents, était le plus capable de la diriger dans cette difficile période de transition.

J'arrivai justement à Pékin quelque jours avant la réunion du Congrès qui devait procéder au choix définitif du président de la République. Une simple promenade dans la cité chinoise m'édifia sur la manière dont Yuan préparait cette ^{p.278} élection pour laquelle il feignait une si vive répugnance. On était tout de suite frappé par un formidable déploiement de forces de police. Les agents, si rapprochés qu'ils formaient presque un cordon continu, étaient armés du fusil avec baïonnette au canon et presque tous les cent mètres on rencontrait des patrouilles à pied et à cheval. De telles précautions dépassaient de beaucoup même l'état de siège renforcé ; on avait l'impression très nette d'une ville prise à la gorge, à la veille d'un coup d'État.

Dès l'entrée dans le quartier des restaurants et autres lieux de plaisirs, l'atmosphère changeait. Depuis mon dernier passage, la « fête » semblait avoir pris là un extraordinaire développement. Les maisons qui ont, au-dessus de la porte, le caractère du bonheur entouré de tablettes ^{p.279} portant de poétiques noms de fleurs ou de pierres précieuses, étaient devenues innombrables. De tous côtés, des jardins où s'élèvent les pavillons cornus des traiteurs chinois, montaient les sons criards des violons monocordes et les voix aiguës des chanteuses. Au dehors, la foule circulait presque aussi dense que dans le Foochow road de Shanghai.

Surpris de cette animation inconnue autrefois dans ces parages de Shienmen où les mandarins venaient faire une noce plus discrète, je voulus en connaître la cause et j'appris que cela était dû à l'existence toute récente du Parlement ; les députés et sénateurs des provinces estimaient n'être pas venus dans la capitale pour s'y ennuyer. Quant au moyen de faire face à cette belle existence, particulièrement dispendieuse en Chine, Yuan Chi Kai, me ^{p.280} dit-on, y veillait. Minutieusement renseigné par sa police sur ces dépenses des parlementaires, il était au fait de leurs besoins et pouvait les tarifer

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

avec exactitude. Ainsi, sous ces deux aspects symboliques, apparaissait, dès la première sortie, aux yeux de l'observateur étranger, le jeu machiavélique du prochain tyran.

L'élection elle-même, à laquelle je pus assister, se fit dans des conditions caractéristiques. Elle eut lieu à la Chambre des députés qui se trouve au Nantang, à l'ouest du quartier des légations, devant la muraille tartare. De nombreuses troupes avaient été massées dans les environs et à l'entrée même du palais. On avait aussi placé, sur l'enceinte de la cité, des soldats qui en interdisaient l'accès. Enfin, des forces importantes de police armée stationnaient dans le jardin qui précède la ^{p.281} salle de réunion. Le vote devait s'effectuer sous l'inquiétante protection de toutes ces baïonnettes.

Des incidents curieux marquèrent les opérations du scrutin, qui durèrent de dix heures du matin à sept heures du soir. Plusieurs centaines d'habitants de Tien-tsin, délégués par la chambre de Commerce de cette ville et venus en chemin de fer, s'arrogèrent, avec l'acceptation évidente de Yuan Chi Kai, la police de la salle. Vers le milieu de la journée, des parlementaires ayant voulu sortir pour manger, ces gardiens improvisés les en empêchèrent rigoureusement ! Ils consentirent seulement à leur faire parvenir, du dehors, quelques vivres. C'est donc à l'état de prisonniers et surveillés par des gens sans mandat que députés et sénateurs émirent leurs votes.

^{p.282} Au moment où le président de l'Assemblée proclamait le résultat final, un photographe ayant voulu prendre une vue de cette scène mémorable, la petite explosion de magnésium produisit, parmi les représentants du peuple chinois, une panique folle. Tous se précipitèrent éperdument vers les portes, ainsi du reste que les policiers, en criant, en se battant, en passant les uns sur les autres, dans une véritable crise de frayeur épileptique.

Yuan fut élu, mais pas d'une façon aussi brillante qu'on l'espérait. Il fallut trois tours de scrutin et un nombre assez important de congressistes s'obstinèrent à désigner Li Yuen Hung, bien que celui-ci

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

des visages chafouins faisait songer à quelque énorme fantaisie caricaturale.

Yuan Chi Kai ne tarda pas d'arriver. Il était précédé de porteurs de lances dont le nouvel uniforme ressemblait à celui des halberdiers du pape. Affublé d'un costume de général moderne couleur bleu de ciel et coiffé d'un haut képi à panache blanc, il était, d'une manière peu en harmonie avec ^{p.286} sa tenue militaire, porté en chaise. Une foule de dignitaires, vêtus du même uniforme, se pressaient et trottaient autour de lui selon la plus vieille coutume des cours orientales. Pendant que la haie des troupes présentait les armes, un soldat sur cinq faisait face arrière, en abaissant son fusil, comme prêt à tirer sur d'éventuels agresseurs ; au surplus, on apprit bientôt l'arrestation sensationnelle du chef de la police montée, coupable de complot contre la vie du président.

Les ministres étrangers et leur suite, qui terminaient le défilé, passèrent, eux aussi, en chaise. Leurs porteurs avaient remplacé l'ancienne coiffure rituelle par un chapeau melon qui, sur l'humble costume traditionnel du coolie chinois, était d'une drôlerie intense. Et ce cortège si singulier se déroulait dans la voie la plus majestueuse, par ^{p.287} une suite de portes monumentales et de vastes cours à balustrades de marbre, dont l'ensemble, du plus saisissant archaïsme, est d'une beauté incomparable.

La solennité eut lieu dans la salle où l'empereur se tenait autrefois pour les grandes réceptions annuelles. Après avoir attendu un instant, dans un pavillon voisin, Yuan Chi Kai fit son entrée, gravit l'estrade et s'installa délibérément sur le trône. Des chambellans, les uns en habit de soirée, les autres en redingote, certains d'entre eux gardant leur chapeau haute forme sur la tête, l'entouraient d'un cercle peu esthétique.

Le président prêta serment à la République et lut un discours, puis, à un commandement du maître des cérémonies, tous les Chinois présents s'inclinèrent profondément trois fois. La séance semblait ^{p.288} finie et on s'appêtait déjà à sortir, lorsqu'on eut la surprise de voir le

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

prince Pou Loun, lui aussi en uniforme bleu de ciel, s'avancer vers l'estrade pour offrir, au nom de la famille impériale, à celui qui, après l'avoir trahie, occupait sa place, ses félicitations et un cadeau.

Une revue militaire termina la fête. Deux divisions défilèrent devant le nouveau maître, qui s'était placé sur la muraille du palais, à l'endroit même où l'empereur Kien Long se tenait jadis pour les parades de ses troupes victorieuses.

Quand, au départ, Yuan Chi Kai, remonté sur sa chaise, passa cette fois très près de nous, des officiers de police, qui faisaient la haie, se tournèrent de notre côté et, jusqu'à ce que le président fût à bonne distance, nous regardèrent fixement, en tirant à demi leur sabre du fourreau.

p.289 Un temps extrêmement maussade, un ciel chargé de pluie présidaient à cette inauguration officielle de la République chinoise. Au dehors, les larges avenues qui partent des portes de la ville interdite étaient désertes. Visiblement, la population restait indifférente. Quant à moi, je rentrais avec la pensée mélancolique que quelque chose qui avait été grand venait d'irréremédiablement finir.

Yuan Chi Kai n'avait pas attendu cette formalité de l'élection pour s'installer au cœur même de la cité impériale. Il y occupait, depuis plusieurs mois, le palais qui avait été la demeure de la célèbre impératrice douairière. C'est là que j'eus la bonne fortune d'être de nouveau reçu par lui.

La porte qui donne accès à cette partie p.290 de la ville interdite s'ouvre sur le lac du Sud dont la nappe liquide disparaît une partie de l'année sous les larges feuilles des nénuphars. Dès l'entrée, le regard est tout de suite attiré, vers l'autre rive, par une petite île rocailleuse couverte d'élégants pavillons dont les arcs recourbés se profilent dans les eaux. Les faïences des toitures aux couleurs impériales, jaune, vert et bleu sombre velouté, brillaient doucement sous le soleil. C'est là que l'empereur Kouang Siu, prisonnier de sa tante, vécut les dernières années de son triste règne et mourut d'une mort violente, comme le

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

fait supposer un propos tenu, depuis, par des familiers du palais et d'après lequel il aurait, dans une crise de rage, refusé, au moment suprême, de revêtir les habits rituels.

Pour faire le tour du lac et me rendre à ^{p.291} la résidence présidentielle qui se trouvait derrière cet îlot, je dus monter dans une sorte de landau-tramway que des domestiques poussaient sur des rails. Ce véhicule avait été construit autrefois pour les promenades de l'impératrice Tseu Hsi. On s'en était sans doute beaucoup servi, car les ressorts des banquettes passaient au travers de l'étoffe déchirée. On roulait ainsi à l'ombre des saules du rivage et, tous les vingt mètres, une sentinelle aux yeux bridés, fusil chargé et baïonnette au canon, vous dévisageait attentivement. La maison était bien gardée.

Arrivé au palais, à l'entrée duquel une double rangée de factionnaires, l'arme au pied, se tenaient en permanence, je fus accueilli par un interprète qui m'attendait. Je pénétrai aussitôt, je traversai une cour et, après quelques minutes d'attente dans ^{p.292} un pavillon d'où je voyais, montant la garde devant le cabinet du Président, deux hallebardiers vaticanesques, on vint me chercher pour l'audience.

J'avais déjà vu Yuan Chi Kai à diverses reprises, à Tientsin, quand il était vice-roi, et, la dernière fois, à Pékin, au début de la Révolution, au moment où, appelé par le régent, il venait de prendre le pouvoir. J'allais le revoir dans des conditions toutes différentes. Comment allait-il m'apparaître maintenant qu'il était le chef incontesté du peuple le plus nombreux de la terre, avec une puissance que pourraient lui envier bien des souverains ?

Introduit dans une très modeste salle de réception qui faisait face à son bureau personnel et qui était meublée d'une table à tapis vert et de chaises, je me posais cette question lorsque la portière pékinoise à ^{p.293} demi rigide se souleva et le Président entra tout seul. Jamais certainement accueil ne fut plus simple, plus dénué du moindre appareil. Yuan Chi Kai était vêtu d'une longue veste de fourrure légère très frustement taillée et du pantalon chinois, mais ballant et non arrêté

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

comme de coutume par des bandelettes aux chevilles. Sa grosse tête passée à la tondeuse, ses moustaches grises tombantes, ses yeux ronds pas du tout bridés et la robustesse un peu lourde de sa personne lui donnaient bien plutôt l'apparence de quelque solide militaire retraité de chez nous que du très subtil et rusé politicien asiatique qu'il était en réalité. En somme, aucune prestance, aucune « race », rien d'inquiétant, ni de néronien, mais un gros compère, décidé à la besogne, avec, dans toute sa manière d'être, on ne sait quoi de boniface. La ^{p.294} flamme intelligente et sérieuse de son regard ne tardait d'ailleurs pas à mettre au point cette superficielle impression.

Après les préliminaires d'usage, je lui rappelai notre première entrevue, dix années auparavant, et je lui dis à tout hasard, voulant être aimable, que dès lors tous ceux qui le connaissaient le sentaient destiné à faire de grandes choses dans son pays. Cette louange était à peine traduite que son visage s'éclairait d'un vif et puéril contentement. Tant de fraîcheur d'âme chez cet homme était bien de nature à surprendre. Mais il y a tant choses, en Chine, qui sont, pour nous, des énigmes !

Grâce probablement à cet heureux début, la conversation fut aussi longue que je le désirais et quand, pour me donner congé selon le rite traditionnel, le président porta la classique tasse de thé à ses ^{p.295} lèvres, si ma curiosité, excitée par les circonstances, n'était pas entièrement satisfaite, du moins certains de mes pressentiments se trouvaient fortifiés.

J'allai ensuite faire une visite à son fils aîné, Yuan Ke Ti, qui habitait un autre pavillon, dans le voisinage. Je l'avais déjà vu à l'époque de la Révolution. C'était alors un jeune homme timide et rougissant que l'on aurait cru bien incapable d'exercer la moindre action. Cependant, à ce moment-là, il eut une influence décisive. C'est très probablement à lui qu'il faut attribuer, en grande partie, la condamnation, dès le principe, de la famille impériale. Dans tous les cas, il avait pris parti, il était pour la Révolution et on a de bonnes raisons de croire qu'il servit ainsi de truchement entre les rebelles et son père.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

Peu après la proclamation de la ^{p.296} république, une grave chute de cheval avait mis sa vie en danger. Son état de santé était encore très précaire. On disait même crûment, dans les légations, que son intelligence s'en trouvait atteinte et qu'il devenait gâteux.

Je le trouvai en effet dans un état de faiblesse impressionnant. Parlant difficilement, il semblait, avec son visage glabre et maigri, un enfant malade. Durant la conversation en français, car il connaissait notre langue, il me prit à deux reprises la main, comme un pauvre être chétif qui cherche une protection. Et toute cette morbidesse était, de la manière la plus étrange, environnée de crasse, la housse grise du fauteuil dans lequel il était assis, ayant, à la place où reposait la tête, une auréole noire et les deux bras du siège étant colorés de la même façon. ^{p.297} Pourtant, l'intelligence restait certainement entière et je savais, par des propos qu'il avait récemment tenus à un ami commun, que, sous cet apparent abandon de soi, brûlait toujours la flamme d'une ambition et d'un orgueil dévorants. Je sentais aussi vaguement qu'il y avait, dans cette langueur, quelque chose de la mise en scène intéressante, de la comédie instinctive que le Chinois se joue volontiers à soi-même et aux autres. Il fallait, pensais-je, suspendre son jugement sur ce jeune homme, d'un romantisme si inconscient, et ne pas s'en remettre, pour lui, de même que pour son père, à la première vue. Les événements ont justifié cette réserve, car ils ont établi que si la Chine a dû, pour une bonne part, à cet éphèbe maladif de connaître la république, c'est encore par son influence persistante qu'elle est ^{p.298} redevenue, quelque temps, un empire ¹.

Pour sortir du palais, je traversai plusieurs pavillons dont certaines salles, celles où les visiteurs ne passaient pas d'ordinaire, étaient pleines d'ordures, avec des ruisseaux d'urine dans les coins. Je croisai des serviteurs revêtus de la nouvelle livrée dont l'essentiel était une redingote d'une coupe extrêmement maladroite et dont deux boutons, tout au bas du dos, beaucoup trop bas, marquaient la taille. De hauts personnages

¹ Selon des informations d'Extrême-Orient, dont on n'a du reste pas eu de confirmation sérieuse, Yuan Ke Ti se serait suicidé aussitôt après la mort de son père.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine

allaient et venaient dans les cours. Eux, il est vrai, avaient l'habit national de soie brochée, mais ils étaient coiffés du chapeau melon, qui faisait alors fureur et qu'ils portaient enfoncé jusqu'aux oreilles.

p.299 Je ne devais pourtant pas partir sur cette dernière vision, d'une laideur si pénible dans un tel milieu, car avant de quitter la cité présidentielle, en traversant cette fois le lac sur une barque, je pus visiter le palais de Kouang Siu. Cette résidence impériale abandonnée est composée d'une suite de pavillons aux fins arceaux relevés et cornus, aux boiseries laquées rouge et or dont les peintures ont cette mièvrerie si délicate et si fraîche qui est particulière à l'art chinois. Un jardin l'entoure qui, avec ses rocailles et ses bosquets de pins, semble être une retraite idéale pour la méditation et le rêve. C'est maintenant une solitude hantée par l'ombre du frêle empereur névrosé, au visage d'adolescent, que le son d'une cloche faisait défaillir. Combien mélancolique paraît surtout un petit kiosque qui se mire dans le p.300 lac et où il dut venir souvent s'asseoir ! Sans doute le « Fils du Ciel » prisonnier y songea-t-il à ce vaste monde extérieur qu'il ne connaissait pas et qu'il avait si ardemment désiré s'ouvrir.

Les appartements qu'il occupait étaient clos, mais, par les trous des larges fenêtres de papier, on voyait des meubles couverts d'une épaisse couche de poussière. Dans une sorte de boudoir, on apercevait, sur un large tréteau, qui devait servir de divan, un grand désordre de coussins de la couleur impériale jaune. N'était-ce pas dans ce pêle-mêle resté intact qu'il avait eu la mort orageuse dont on avait parlé à mots couverts ?

Je m'éloignai sur ce souvenir d'une histoire qui, bien que toute récente, avait cependant déjà le recul des plus anciennes et des plus tragiques légendes, ne me p.301 doutant certes pas que l'hôte nouveau de ces lieux, malgré tout l'appareil moderniste et toutes les précautions dont il s'entourait, finirait prochainement d'une manière plus dramatique encore et tout aussi mystérieuse.

@